



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARA
București

Cota

91578

Inventar

450675

CASA ȘCOALELOR
BIBLIOTECA PEDAGOGICA

N^o 10.753.

HISTOIRE
DE FRANCE

827.01
Ce volume sert de *texte explicatif* à une série de vingt images tirées en couleurs par la chromolithographie.

Les images ont 25 centimètres de hauteur sur 50 centimètres de largeur.

La série des vingt images se vend soit en feuilles renfermées dans une chemise, 15 francs; soit reliées en forme d'album, 20 francs; soit collées sur carton pour être suspendues à la muraille, 25 francs;

SUJET DES IMAGES.

- I. Vercingétorix se livre à Jules César (51 ans av. J.-C.). De Neuville.
- II. Clovis à la bataille de Tolbiac (496 ans après J.-C.). Ary Scheffer.
- III. L'empereur Charlemagne dictant ses Capitulaires (800). Ary Scheffer.
- IV. Godefroy de Bouillon proclamé roi de Jérusalem (1099). Madrazzo.
- V. Entrée des Français et des Vénitiens à Constantinople (1204). Delacroix.
- VI. Philippe-Auguste avant la bataille de Bouvines (1214). Horace Vernet.
- VII. Mort de saint Louis devant Tunis (1270). Rouget.
- VIII. Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII à Reims (1429). Vinchon.
- IX. François I^{er} assiste le grand peintre Léonard de Vinci à son lit de mort à Amboise (1519). Ménageot.
- X. Entrée de Henri IV à Paris (1594). Gérard.
- XI. Le duc d'Enghien (Condé) à la bataille de Rocroi (1653). Schnetz.
- XII. Mort de Turenne à Salzbach (1675). Chabord.
- XIII. Louis XV à la bataille de Fontenoy (1745). Horace Vernet.
- XIV. Première séance des états généraux (1789). Allaux.
- XV. Canonnade de Valmy (1792). Horace Vernet.
- XVI. Le général Bonaparte touchant les pestiférés à Jaffa (1799). Gros.
- XVII. Napoléon à la bataille d'Iéna (1806). Horace Vernet.
- XVIII. Le maréchal Mincey défendant la barrière de Clichy (1814). Horace Vernet.
- XIX. Bataille d'Isly gagnée sur les Marocains (1844). Horace Vernet.
- XX. Bataille de Magenta (1859). Yvon.

210453
HISTOIRE

DE FRANCE

RACONTÉE

A L'AIDE DES TABLEAUX DES PEINTRES LES PLUS RENOMMÉS

A L'USAGE

DES ÉCOLES MATERNELLES

DES ÉCOLES ENFANTINES ET DES PETITES CLASSES

PAR

E. BROUARD

Inspecteur général de l'enseignement primaire.

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1892

Biblioteca Centr
Cota ~~015.2/51249~~
Inventor 450675

91578

015.2/

REA/00

REA/11

B.C.U. Bucuresti



C450675

PRÉFACE

Le décret du 2 août 1881 sur les écoles maternelles (salles d'asile) contient, entre autres, les dispositions suivantes :

« ART. 11. — L'enseignement dans les écoles maternelles comprend *des récits à la portée des enfants*.

» ART. 21. — Les récits porteront principalement :

» 1° Sur les grands faits de l'histoire nationale. »

Ainsi, l'histoire nationale, après avoir pénétré depuis une quinzaine d'années dans nos écoles primaires, fait aujourd'hui son entrée dans nos écoles du premier âge : écoles maternelles ou salles d'asile et écoles enfantines. Mais comment devra-t-elle, comment pourra-t-elle y être enseignée ? Dans quelle mesure et suivant quels procédés ?

La mesure est indiquée par le texte même du décret. Encore plus dans l'école maternelle et dans l'école enfantine que dans les petites classes de l'école primaire, il ne peut être question que des grands faits, des grands noms, des grandes époques de notre histoire, racontés avec le ton qu'il convient de prendre devant de tout petits enfants, sans dé-

daigner assurément l'ordre et la suite des temps, mais aussi sans y attacher une trop grande importance. Ce sont des germes à déposer dans de jeunes intelligences, les noms et les événements les plus connus à fixer dans des mémoires naissantes ; des attentions à éveiller, à soutenir, à porter sur d'intéressantes réalités, au lieu de leur donner pour aliments ces fables quelquefois ridicules dont nos directrices les mieux intentionnées ont assaisonné trop souvent jusqu'ici leurs enseignements quotidiens. L'école viendra plus tard relier les récits détachés et leur donner la suite et la consistance qui forment un cours d'histoire à proprement parler.

Quant aux procédés, ils sont indiqués par la nature même de l'enfant, nous pourrions dire par la nature de l'homme. L'histoire est un drame. Ce drame, nous aimons à le lire ou à en entendre le récit. Mais combien nous sommes plus heureux d'en voir la moindre représentation ! De là le succès du tableau ou du drame historique. La passion de voir et d'entendre à la fois, se rencontre surtout chez l'enfant ; et c'est pour cela qu'il y a quelque quinze ans, M. Duruy, sur les instances de celui qui écrit ces lignes, avait formé le projet d'ajouter à l'imagerie des écoles une collection de tableaux d'histoire de France. Dans les petites classes, et même dans les grandes, le professeur se fût placé, pour faire sa leçon, devant un tableau qu'il n'eût eu pour ainsi dire

qu'à expliquer. Le plaisir de voir se serait ainsi ajouté à celui d'entendre; les yeux et les oreilles, vivement intéressés d'ailleurs, eussent ainsi concouru au résultat cherché : la connaissance et le souvenir des grands faits et des grands personnages de notre histoire nationale. L'histoire fût devenue par là, dans une juste mesure, une science d'aspect.

Ce sage projet fut abandonné, ou bien il ne fut réalisé qu'en partie et très imparfaitement. Le voici repris de nos jours par plusieurs maisons de librairie. La maison Hachette, pour sa part, a fait exécuter, dans d'excellentes conditions, croyons-nous, des réductions d'un certain nombre de tableaux de nos meilleurs maîtres, se rapportant à l'histoire de France, et qu'elle destine particulièrement aux salles d'asile et aux petites classes. Ces tableaux, ou plutôt ces images, sont déjà au nombre de 20. Ils peuvent servir de texte à autant de leçons susceptibles d'embrasser les périodes les plus importantes de notre histoire, depuis les origines jusqu'à nos jours, depuis Vercingétorix jusqu'à nos derniers malheurs.

Ces tableaux, ces images, il s'agit de les faire parler, d'en faire sortir des noms, des faits, des caractères, l'initiation à notre histoire et le désir d'y pénétrer plus avant.

Une image ne donne forcément, qu'un fait, au moins qu'un fait fondamental; si elle peut être le

point culminant d'un récit, elle n'en est cependant qu'une phrase, que quelques phrases au plus. Au maître, à la maîtresse de compléter ce fait, de développer cette phrase pour les transformer en une leçon ayant son commencement, son milieu, sa fin. Cette tâche est difficile; elle exige une préparation éloignée (des connaissances acquises de longue main), et une préparation immédiate (une lecture préalable, profondément méditée). Pour faciliter ce travail et pour y suppléer quelque peu, pour ménager le temps de nos maîtres et maîtresses, nous avons entrepris d'ajouter aux vingt tableaux d'Histoire de France, vingt leçons correspondantes. Il va sans dire que nos textes n'obligent pas d'une manière absolue et que chacun peut les approprier à son milieu, à son auditoire; mais quand après les avoir lus, un maître ou une maîtresse ayant l'idée de ce qu'ils peuvent dire, et de la manière dont il convient de le dire, auront vu leur labeur allégé, notre but sera rempli. C'est celui que nous nous sommes proposé dans nos travaux précédents; c'est le seul que nous nous proposons encore aujourd'hui.

E. B.

Janvier 1882.

HISTOIRE DE FRANCE

PREMIER TABLEAU

VERCINGÉTORIX

Mes enfants, regardez tous cette belle image. Qu'est-ce que vous y voyez? — Des hommes... un cheval... des maisons... des montagnes.... — Mon Dieu, oui, c'est bien là ce qu'il y a sur notre image. Des hommes... les uns sont rangés au fond comme des soldats qu'on passe en revue ; c'est ainsi que, tantôt, Jérôme avait disposé ses soldats de plomb. D'autres se tiennent debout autour d'une espèce de trône... si vous le voulez, de tribunal élevé en plein air, au milieu d'un champ. Ces gens-là sont armés ; voyez, ils ont des lances, des épées, même des casques. Évidemment, ce sont des soldats. Mais, portez les yeux, d'une part, sur celui qui est là assis

comme un juge, et dont la figure sévère paraît annoncer qu'il est dans une grande colère. Au-dessus de lui un étendard, un drapeau, dirions-nous aujourd'hui. L'autre, dans une attitude fière, mais calme et résignée, se tient debout auprès de son cheval. On dirait un coupable qui attend sa sentence. Tel Robert mandé auprès de moi, quand il a commis quelque méfait, attend la verte semonce qu'il a méritée. Seulement Robert alors n'a pas ce maintien noble et ferme que nous remarquons ici. C'est que le guerrier que je vous montre, — car c'est un guerrier. Qu'est-ce que cela veut dire un guerrier, Maurice?... le mot guerrier ressemble bien au mot guerre! — Guerrier... cela veut dire sans doute un homme qui fait la guerre. — Ce guerrier n'est pas un coupable. Il a défendu son pays; il a été vaincu, et le voilà venant jeter ses armes aux pieds de son vainqueur, et attendant que celui-ci décide de son sort; retenez son nom: il s'appelle Vercingétorix; répétez ce nom avec moi... — Vercingétorix! — Voilà auprès de lui son beau cheval blanc qui paraît aussi triste que lui-même; par terre, ses armes: sa lance, son bouclier, son casque. Son vainqueur, celui qui est assis et qui a l'air si dur et si irrité, c'est César; retenez encore ce nom, beaucoup moins difficile à prononcer que

l'autre, et dont le souvenir devra s'unir dans votre mémoire à celui de Vercingétorix.

Mes enfants, c'est de ces deux hommes que je vais vous entretenir aujourd'hui. Allons, je vais vous parler?... — De César et de Vercingétorix. — Qu'étaient-ce que ces deux hommes ? Vous le devinez : deux guerriers qui ont lutté l'un contre l'autre, dont l'un a été vainqueur... — César ! — dont l'autre a été vaincu... — Vercingétorix ! — Être vainqueur, qu'est-ce que cela veut dire ? — L'emporter, être le plus fort. — Être vaincu ? — Succomber, être le plus faible. — Et faire la guerre ? — C'est marcher à la tête d'une armée contre une autre armée. — Oui, et avec cette armée livrer des combats, des batailles, assiéger et prendre des villes, et, hélas ! tuer le plus d'ennemis qu'on peut. Oh ! il y en a bien parmi vous qui savent ce que c'est que faire la guerre !... Est-ce que je n'ai pas vu tantôt Maurice et Victor se faire chacun une armée de sept ou huit bambins, les ranger en file et se préparer à un grand combat ! Heureusement, comme ils me l'ont dit, c'était pour rire ; tout s'est réduit à une bousculade, et il n'y a eu personne de tué.

Nous allons donc parler de César et de Vercingétorix ; mais, auparavant, revenons à notre leçon de géographie d'hier.

En géographie, vous le savez, nous nous occupons des points cardinaux, des fleuves, des montagnes, de la terre, de la mer, des pays ; nous représentons tout cela sur notre tableau noir, ou nous le voyons représenté sur des cartes, etc.

Notre pays, ce grand pays dont nous sommes tous, d'où que nous venions, que nous appelons notre patrie, auquel nous devons notre nom de Français, quel est-il ? — La France. — Où est-elle représentée ici ? — Sur la carte... voilà la carte de France appendue à la muraille. — Très bien ; étalons-la sur notre tableau noir. Voilà bien notre France, encadrée par la Méditerranée, par les Alpes, par le Jura, par les Vosges, un peu par les Ardennes, par cette grande mer que l'on appelle océan Atlantique, enfin par les Pyrénées.

Autrefois, mes enfants, ce pays s'appelait la Gaule, et ceux qui l'habitaient — cela va tout seul — s'appelaient les Gaulois.

Les Gaulois... ceux qui nous ont devancés dans ce pays, ceux qui sont nos arrière-grands-pères, nos ancêtres, qui vivaient là, il y a bien longtemps, n'avaient pas comme nous de grandes villes, de gros villages, de beaux chemins, de belles routes, etc. Divisés en tribus — ce qui veut dire en familles nombreuses — ils étaient dispersés au milieu de

vastes forêts. Cependant ils n'en formaient pas moins une nation, la nation gauloise. Peu à peu, ils avaient bâti quelques bourgs composés de huttes semblables à des ruches d'abeilles, quelques villes entourées de bois ou de terre.

Vers le sud-est... tenez, ici, sur les bords de la Méditerranée, la Gaule avait une ville, un port qui est devenu Marseille.

Les Marseillais de ce temps-là avaient des vaisseaux sur lesquels ils traversaient la mer et allaient faire le commerce avec les nations voisines, par exemple avec les Romains.

Où trouverons-nous les Romains?... Mais à Rome, une grande ville située en Italie, à peu près au milieu de cette botte que nous avons remarquée sur cette autre grande carte qui est notre carte d'Europe.

Ces Romains aimaient la guerre. Après avoir conquis toute l'Italie, ils s'avisèrent de passer les Alpes et de s'emparer des pays situés dans la vallée du Rhône, sous prétexte de protéger leurs amis les Marseillais. Bientôt ils trouvèrent que ce n'était pas assez d'avoir fondé là une province ; ils résolurent d'aller bien plus loin et de s'emparer de la Gaule tout entière. Naturellement, les Gaulois tentèrent de défendre le pays qu'ils avaient reçu de leurs pères, où ils vivaient indépendants, libres, c'est-

à-dire comme ils l'entendaient. Ainsi, Maurice prétend bien garder pour lui le jardinet que je lui ai confié en récompense de sa bonne conduite pendant toute la semaine dernière. Si quelqu'un voulait lui prendre, envahir son jardin, je crois bien qu'il le défendrait de son mieux.

Mais quand une nation veut se défendre contre une autre nation, il lui faut un chef, quelqu'un qui conduise ses armées et qui combatte les envahisseurs. Les Gaulois choisirent donc un chef et ce chef fut Vercingétorix.

Mais les Romains aussi avaient un chef et bien habile, bien brave, qu'il était bien difficile de vaincre, celui que je vous ai montré tout à l'heure sur mon image entouré de ses soldats ; c'était ?... — César. — Allons, dans la grande lutte qui va s'engager, quel sera le chef des Romains ? — César. — Oui, Jules César ; et quel sera le chef des Gaulois ? — Vercingétorix. — Mon Dieu, oui, Vercingétorix, bien brave, bien habile aussi, surtout bien dévoué à son pays, à sa patrie.

Parmi les petits pays que l'on trouvait dans ce grand pays de la Gaule, et qu'on trouve encore aujourd'hui dans le beau pays de France, il y en a un sur lequel je promène ma baguette en ce moment. Voyez comme il est couvert de montagnes !... c'est

l'Auvergne. Comment croyez-vous qu'on appelle aujourd'hui ceux qui l'habitent?... — On les appelle les Auvergnats. — C'est de ce pays que viennent beaucoup de ces petits enfants tout noirs qui ramontent nos cheminées. Il y en a peut-être parmi vous dont les parents viennent de là aussi. Eh bien, qu'ils ne se trouvent point déshonorés d'être des Auvergnats, Vercingétorix était leur compatriote — compatriote, cela veut dire qui est de la même patrie, du même pays. Seulement alors, au lieu de dire : les Auvergnats, on disait les Arvernes.

Vercingétorix était donc du pays des Arvernes. C'est lui, vous le savez déjà, que les Gaulois mirent à leur tête. Il vainquit César plusieurs fois, et faillit même le prendre. Mais, vaincu à son tour, il fut obligé de s'enfermer avec ses soldats dans une ville appelée Alésia, probablement celle qu'on a peinte sur notre image, et dont vous apercevez les maisons blanches et les grands murs flanqués de hautes tours. Il y fut assiégé par César, c'est-à-dire que celui-ci environna la ville de ses soldats, de telle sorte que personne n'y pouvait plus entrer et n'en pouvait plus sortir. Dites-moi, qu'arriverait-il si nous étions bien enfermés dans notre école, si vos mamans ne pouvaient plus vous apporter non seulement des gâteaux, mais encore les tartines dont elles garnissent vos

paniers? — Mais nous mourrions de faim! — C'est ce qui serait arrivé à Vercingétorix et à ses soldats, si, après avoir épuisé toutes ses provisions, il n'avait pas enfin consenti à se rendre. Se rendre, qu'est-ce qu'il faut entendre par là?... Cela veut dire s'avouer vaincu, renoncer à combattre et à se défendre, ouvrir les portes d'une ville si l'on y est assiégé.

Vercingétorix se rendit donc, et c'est ce que vous représente notre image. Regardez-la encore une fois. Ce guerrier qui est là, debout près de son cheval?... — C'est Vercingétorix! — Que fait-il là?... Eh bien, vous le voyez, il s'avoue vaincu; il jette aux pieds de César ses armes qui lui sont maintenant inutiles, et semble lui dire : « Me voici; j'ai défendu mon pays aussi longtemps que je l'ai pu; épargnez mes compagnons; traitez doucement la pauvre Gaule, et faites de moi ce que vous voudrez. » Savez-vous ce que César fit de Vercingétorix?... Il le chargea de chaînes, il l'envoya à Rome et, après l'avoir retenu sept ans au fond d'une prison, il le fit mettre à mort.

Tel fut, mes pauvres enfants, le sort du premier défenseur de la Gaule, du pays qui devait un jour devenir la France.

Dites-moi, est-ce bien de défendre son pays, de défendre sa patrie?... Oh! certainement! et il y a

peut-être ici des petits Vercingétorix qui, un jour, combattront pour la France, pour en chasser les ennemis qui pourraient l'envahir. Qui sont ceux qui voudraient faire comme Vercingétorix? — Moi... moi... moi. — Mon Dieu! que de petits héros!... ils vont tous partir à la frontière!... Non; pour le moment qu'ils se contentent d'être bien sages, bien obéissants, bien studieux, afin de faire un jour, s'il en est besoin, de braves défenseurs de la patrie. Qu'en attendant, ils retiennent le nom de Vercingétorix, et que, quand on parlera de Vercingétorix devant eux, ils se rappellent sa lutte héroïque contre Jules César. Voyons s'ils m'ont bien écoutée. Qu'est-ce que c'était que Vercingétorix?... De quel pays était-il?... Contre qui a-t-il combattu?... Pourquoi?... Qu'était-ce que Jules César?... Qui commandait-il?... D'où venaient les Romains?... Pourquoi avaient-ils envahi notre pays?... Que représente cette image?... Maurice, venez nous l'expliquer...

DEUXIÈME TABLEAU

CLOVIS. — BATAILLE DE TOLBIAC

Mes enfants, reconnaissez la carte que j'ai étendue encore une fois sur le tableau noir. — C'est la carte de France. — Oui, mais pour le moment ce sera, si vous le voulez bien, la carte de la Gaule ; car, à l'époque où je vais vous transporter, la France est encore la Gaule. Seulement, elle ne s'appartient plus : il y a près de cinq cents ans que les Romains l'ont conquise, en ont fait une partie, une province de leur grand empire. Est-ce que cela ne vous rappelle pas notre dernière leçon, Maurice ? — Si, madame, Jules César a battu Vercingétorix, et les Romains se sont sans doute emparés de la Gaule après lui. — Justement, ils en sont depuis lors restés les maîtres. Mais, voici un autre peuple qui va la leur disputer et la leur enlever. — Ce sera bien fait ! — Hélas : mes pauvres enfants, je ne sais pas trop ?

c'est toujours bien triste pour un pays d'être envahi, conquis, foulé aux pieds par des étrangers!

Dites-moi, par quel côté étaient venus les Romains?... Montrez-moi cela sur la carte, Jérôme.... — Par en bas! — Oh! un géographe ne parle pas comme cela; il dit: par le sud..., par le sud-est, puisque c'est là qu'est située la vallée du Rhône, où les Romains se sont établis d'abord. Eh bien, le peuple dont je vous parle, qui se prépare à conquérir la Gaule à son tour, va venir par le nord... par en haut, dirait Jérôme. Voyez-le là-haut errant sur les bords de ce grand fleuve qu'on appelle le Rhin. Il l'a franchi déjà depuis longtemps malgré les Romains ou avec leur consentement forcé. Ces tribus — nous savons déjà que cela veut dire à peu près, familles nombreuses — ces tribus, sous la conduite de leur chef se sont avancées peu à peu jusqu'ici, dans les environs de Tournai, sur les bords de ces rivières ou fleuves que vous voyez appelés la Sambre, l'Escaut, la Somme. Mais je ne vous ai pas encore dit le nom de ce peuple... ces nouveaux conquérants se nommaient les Francs... vous voyez que ce nom ressemble à celui de France! Je crois bien que c'est à eux que la France devra le nom qu'elle porte aujourd'hui, que c'est à eux que nous devons de nous appeler?... — De nous appeler Français.

Les Francs donc eurent envie de s'établir plus avant dans la Gaule. Pour cela, que leur fallait-il faire, Jeanne ? — Mais, madame, il leur fallait, je crois, battre les Romains. — C'est ce qu'ils firent, en effet ; conduits par un vaillant chef nommé Clovis, ils battirent les Romains, tenez, ici, dans les environs d'une ville qui existe encore et qui s'appelle Soissons... même que je pourrais vous raconter, à cette occasion, une histoire... l'histoire du vase de Soissons ; mais on vous la racontera plus tard ; il faut bien laisser quelque chose à faire à l'école.

Après cette victoire, la victoire?... — La victoire de Soissons. — Clovis et ses Francs s'établirent dans le nord de la Gaule, sur les bords de la Seine, sur les bords de la Loire, etc.

Mais voilà que tout à coup Clovis apprend qu'un autre peuple appelé les Alamans — c'est de là qu'a dû venir le nom des Allemands qui sont aujourd'hui, hélas ! nos si proches voisins — s'apprête à lui disputer sa conquête, c'est-à-dire la Gaule dont il s'était emparé. Que va-t-il faire, Antoine ? — Sans doute les combattre, s'il est brave. — Oh ! sans doute qu'il est brave ; sans cela les Francs ne l'auraient pas fait leur chef, ne l'auraient pas élevé sur le pavois comme on vous le dira plus tard. Aussi, comme le prévoit Antoine, il marche au-devant des Alamans ; il les ren-

contre là-haut, pas bien loin du Rhin, dans un lieu appelé Tolbiac. Comme vous le pensez, une grande bataille s'engage. Qui va remporter la victoire ? — Clovis. — Oui, mais ce n'est pas sans peine : au milieu du combat, ses soldats sont prêts à fuir, la victoire va lui échapper... Laissons-le un peu dans cet embarras et réparons un oubli que j'ai fait.

J'aurais dû vous avertir avant la bataille que Clovis était païen, c'est-à-dire qu'il ne connaissait pas le vrai Dieu, qu'il adorait les faux dieux de ses pères, des dieux d'or, de pierre, de bois, qui, vous le pensez bien, ne pouvaient lui être d'aucun secours dans le danger. Or, sa femme, nommée Clotilde, était chrétienne, ce qui signifie qu'elle avait été baptisée et qu'elle croyait en Jésus-Christ. Bien des fois, elle avait pressé son mari de se faire chrétien aussi et de ne plus adorer que le vrai Dieu. Clovis avait toujours refusé de se rendre à ses prières. Mais, au milieu du rude combat de Tolbiac, en se voyant sur le point d'être vaincu, il s'écrie : « Christ, que Clotilde assure être le fils du Dieu vivant, si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que ses soldats reprennent courage et reviennent au combat ; les Alamans fuient à leur tour et Clovis est vainqueur.

Mais, je ne songe pas à développer la belle image que j'ai à la main !... La voici, regardez-la bien. Que voyez-vous au milieu?... encore un guerrier; il est sur son cheval, ses longs cheveux flottent au vent, il lève les mains au ciel et a l'air d'adresser à Dieu une prière. Autour de lui des soldats encore debout et qui combattent; d'autres soldats étendus par terre baignent dans leur sang. Évidemment nous assistons à une bataille, et c'est justement à la bataille de Tolbiac. Ce guerrier est certainement un chef ou un roi.... — C'est Clovis ! — Eh oui, c'est Clovis, le roi des Francs, qui est sur le point d'être vaincu, qui invoque le Dieu de Clotilde et qui promet de se faire chrétien s'il triomphe de ses ennemis.

Nous l'avons dit tout à l'heure, Clovis est victorieux : Que va-t-il faire?... — Accomplir sa promesse, se faire chrétien.

En effet, mes enfants ; de retour de cette grande guerre, Clovis se décida enfin à changer de religion, à se convertir au christianisme, c'est-à-dire à la religion chrétienne. Un saint évêque nommé Remi se chargea de faire pour lui ce que M. le curé fera pour vous quand approchera le moment de votre première communion, de l'instruire des choses qu'un chrétien doit savoir... mon Dieu ! de lui apprendre son catéchisme comme nous dirions aujourd'hui.

d'hui. Quand il fut suffisamment préparé, il fut baptisé avec beaucoup de ses guerriers dans une grande cérémonie qu'on vous décrira plus tard. Cette conversion, ce changement de religion contribua beaucoup à affermir le royaume que Clovis venait de fonder dans la Gaule. Depuis longtemps déjà, nos pères les Gaulois qui, eux aussi, étaient d'abord païens, avaient embrassé la religion de Jésus-Christ, étaient devenus chrétiens. Ils se soumièrent sans trop de peine à un roi qui se faisait chrétien comme eux.

C'est ainsi, mes enfants, que les Francs, après avoir conquis la Gaule sur les Romains, s'y établirent à leur place et y fondèrent un royaume qui est devenu le royaume de France, la France elle-même. Voyez-vous maintenant pourquoi la Gaule s'est appelée plus tard la France? — Parce que les Francs l'ont conquise, s'y sont établis et lui ont donné leur nom. — Oui, la Gaule, après la conquête de Clovis, s'est appelée le royaume ou l'empire des Francs, puis tout simplement la France, et ses habitants, mêlés aux Francs, se sont appelés les Français.

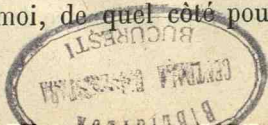
Maintenant, Thérèse, de qui vous ai-je parlé aujourd'hui? — Des Francs..., de Clovis..., de la bataille de Tolbiac.... — Et de la conversion de Clovis au christianisme, un peu de son baptême,

enfin de l'établissement des Francs dans la Gaule. Qu'étaient-ce que les Francs?... Où étaient-ils avant d'envahir la Gaule.... Quel était leur chef ou roi quand ils ont conquis la Gaule?... A qui Clovis enleva-t-il la Gaule?... Dans quelle bataille a-t-il vaincu les Alamans?... Que s'est-il passé de remarquable à la bataille de Tolbiac?... Quel souvenir se rattachera dans votre esprit à la bataille de Tolbiac?... D'où vient le nom de France?... notre nom de Français?...

TROISIÈME TABLEAU

CHARLEMAGNE

549054
Encore notre carte de France étendue sur le tableau noir, mes chers petits. Le pays qu'elle représente, n'est-ce pas, a porté d'autres noms autrefois. Du temps des Romains, de Vercingétorix, de César et même un peu du temps de Clovis, il s'appelait?... — La Gaule. — Très bien, mais sous Clovis et sous ses descendants, sous les Mérovingiens, des rois *chevelus*, des rois qui portaient une longue chevelure comme Marie-Thérèse, comme Jeanne, etc., on ne disait plus la Gaule, on disait le royaume des Francs; pourquoi donc Octave? — Madame, parce que les Francs avaient conquis la Gaule et y avaient établi un royaume. — Eh bien, mes enfants, au temps où se passe l'histoire que je vais vous raconter, ce royaume est devenu bien plus grand; il est devenu un vaste empire. Dites-moi, de quel côté pouvait s'agrandir



le royaume des Francs... à gauche, à l'ouest? impossible, il me semble. Pourquoi donc, Marie-Thérèse? — Mais parce qu'il y a là la mer. — C'est cela; il y a là l'océan Atlantique qui barre le passage. A droite, à l'est, il y a bien le Rhin qui fait obstacle aussi à l'agrandissement du royaume des Francs; il y a bien encore des montagnes, les Vosges, les Alpes, mais bast! tout cela peut se franchir. Et, en effet, l'empire des Francs s'étendit bien au delà sous le règne de Charlemagne!

Charlemagne! Charles le Grand, c'est de lui que j'ai à vous parler aujourd'hui.

Charlemagne, mes enfants, fut plus qu'un roi; ce fut un grand empereur qui livra beaucoup de batailles, remporta beaucoup de victoires, soumit beaucoup de peuples aux Francs dont il était devenu le chef. Notre carte de France ne me suffit pas pour vous montrer l'étendue de son empire. Ce n'est pas trop pour cela de la carte d'Europe; la voici. Sur cette carte, la France est bien petite et, autour, l'on a pu placer les autres contrées de l'Europe, l'Espagne qui est au sud des Pyrénées; l'Italie qui est de l'autre côté des Alpes; l'Allemagne qui est à l'est et au nord du Rhin, etc. Eh bien, l'empire de Charlemagne comprenait non seulement ce qui depuis est devenu la France, mais encore une partie de l'Espagne, pres-

que toute l'Italie, ce qui est aujourd'hui l'Autriche et l'Allemagne, c'est-à-dire presque tout ce qui avait formé autrefois l'empire romain d'Occident, et c'est pour cela que, quand vous serez grands, vous entendrez dire que Charlemagne a restauré, rétabli l'empire d'Occident.

Mais Charlemagne ne se contenta pas d'être un puissant empereur, un grand guerrier ; il voulut que ses sujets — les peuples qui lui étaient soumis — fussent instruits et qu'ils vécussent sous de bonnes lois.

Que venez-vous faire ici à la salle d'asile et qu'irez-vous faire un jour à l'école?... Vos parents, vos mamans vous amènent ici non seulement pour que je vous garde, mais aussi pour que je commence à vous instruire, c'est-à-dire à vous apprendre à lire, à écrire, à compter. Plus tard, vous irez à l'école pour vous instruire davantage ; c'est si laid d'être ignorant ! on est si malheureux quand on ne sait rien, quand on ne sait pas même lire dans son livre, écrire une lettre à ses parents, compter sa bourse, calculer ses petites dépenses ! Charlemagne voulut donc que ses sujets..... j'entends par là?... — Les peuples qui lui étaient soumis. — Que ses sujets fussent instruits, c'est-à-dire?... — Qu'ils sussent lire, écrire et compter. — Mais quand est-ce qu'il faut apprendre

tout cela? — Quand on est petit. — Oh! certainement, car lorsqu'on est grand, on a bien de la peine à apprendre seulement à lire!... Où les petits enfants peuvent-ils aller s'instruire?... — A l'école!... — Eh bien, qu'est-ce que Charlemagne a dû établir pour que les enfants de son temps pussent ne pas rester ignorants, pour qu'ils apprissent ce que vous apprenez déjà et ce que vous apprendrez encore mieux plus tard? — Des écoles. — C'est en effet ce que fit Charlemagne, mes enfants. Il paraît qu'alors les écoles étaient devenues bien rares, qu'il n'y en avait pas, tant s'en faut, dans toutes les villes et dans tous les villages comme aujourd'hui. Il en créa donc le plus qu'il put; il les visitait lui-même et, comme moi, il encourageait les enfants laborieux et grondait les petits paresseux; on dit même qu'il punissait ceux-ci bien plus sévèrement que nous ne le faisons... Maurice, à l'école maternelle, avons-nous un règlement? — Oui, madame : il faut être ici au plus tard à neuf heures... on monte aux gradins à onze heures... on sort à midi... on rentre à deux heures... — Mon Dieu, oui : ainsi le veut notre règlement qui est notre loi à nous. Eh bien, mes enfants, s'il faut une loi dans une école maternelle, il faut des lois dans un vaste empire, des lois qui indiquent à chacun ce qu'il doit faire, ce qui lui est permis, ce qui lui est

défendu, etc., etc. Sans cela, il y aurait du désordre partout, comme il y en aurait dans notre école maternelle si nous n'avions pas de règlement. Vous pensez bien que Charlemagne voulait qu'il y eût de l'ordre dans son empire; que ses sujets connussent bien leurs droits et leurs devoirs; que les méchants fussent punis... Pour qu'il en fût ainsi, que devait-il faire? — Des règlements... des lois. — Eh bien, tenez, le voilà justement sur mon image, qui dicte des lois, ses *capitulaires*, vous dira-t-on plus tard. Des hommes graves l'aident de leurs conseils; l'un deux écrit sous sa dictée... je crois bien que c'est Alcuin, le plus savant des hommes instruits dont il aime à s'entourer.

Voyons ce que vous avez bien pu retenir de mon histoire de Charlemagne. Charlemagne était d'abord un roi des Francs comme l'avait été son père Pépin le Bref, comme l'avait été autrefois Clovis dont je vous ai parlé dans ma dernière leçon. Seulement, comme on vous le dira à l'école, il n'était pas de la même famille que Clovis; Clovis était de la famille des *Mérovingiens*; Charlemagne, lui, était de la famille des *Carlovingiens*. Mais laissons à l'école à nous apprendre tout cela. Pour le moment, dites-moi ce qu'a fait Charlemagne?... — Il a livré beaucoup de batailles... remporté beaucoup de victoires... il a

soumis beaucoup de peuples. — Oui, et ainsi il a fondé un vaste empire et, au lieu de l'appeler simplement roi, on l'a appelé empereur; c'est le titre que lui donnèrent, le jour de Noël de l'an 800, le pape et le peuple de Rome. Voulait-il que ses sujets restassent ignorants? — Non, madame; il voulait qu'ils fussent instruits... qu'ils sussent lire, écrire et compter et, pour cela, il a établi des écoles... il visitait les écoles lui-même et grondait les petits paresseux. — C'est très bien cela! mais suffisait-il, pour que ses sujets fussent heureux, qu'ils sussent lire, écrire et compter?... non certainement; il fallait encore qu'ils eussent de bonnes lois. Qu'est-ce que représente notre image? — Charlemagne dictant ses lois. — Ces lois, je vous l'ai déjà dit, vous les entendrez appeler les capitulaires... *les capitulaires de Charlemagne.*

QUATRIÈME TABLEAU

LES CROISADES. — GODEFROY DE BOUILLON PROCLAMÉ ROI DE JÉRUSALEM

Mes enfants, vous devinez ce que je tiens dans ma main? — Une image! — Vraiment oui, une image et qui vaut la peine d'être vue, je vous prie de croire! Mais je ne la montrerai qu'à ceux qui m'auront bien écoutée, et qui auront retenu l'histoire que je vais leur raconter.

Mes enfants, il y a bien loin, bien loin d'ici, un petit pays qu'on appelle la Terre-Sainte. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi?... Mon Dieu, parce que c'est là que Jésus-Christ est venu au monde... à Bethléem, dans une pauvre étable, comme dit votre catéchisme... C'est là qu'il a travaillé quand il était petit comme vous; qu'il a prêché sa religion; qu'il a fait ses miracles; qu'il est mort sur une croix; qu'il est ressuscité; qu'il a fait ses adieux à ses

apôtres et à ses disciples avant de monter au ciel. C'est là qu'il y a son tombeau, le Saint-Sépulcre, comme on dit, tout près d'une ville bien célèbre appelée Jérusalem. A cause de tout cela, ce petit coin de terre était cher à nos pères. Quoique pour s'y rendre, il fallût faire beaucoup de chemin, courir quelquefois de grands dangers, ils y allaient volontiers en pèlerinage. Faire un pèlerinage, c'est entreprendre un voyage dans un but de piété, pour prier au tombeau, devant les reliques ou l'image de quelque saint; il y en a peut-être parmi vous dont les mamans ont fait un pèlerinage quand la santé de leur cher bébé leur donnait de l'inquiétude.

Mais il arriva que le pays dont je vous parle, la Terre-Sainte, Jérusalem, le Saint-Sépulcre, tombèrent au pouvoir des *infidèles* — entendez par là des hommes qui ne sont pas chrétiens, qui ne croient pas en Jésus-Christ et qui sont ennemis de sa religion. Vous pensez bien que ces infidèles ne respectaient pas les lieux que les chrétiens considèrent comme saints, les saints lieux, et qu'ils faisaient souffrir toutes sortes d'avanies, de tourments même, aux *pèlerins* qui s'y rendaient. Ceux-ci revenaient dans leur pays, dans notre France, et y racontaient les souffrances et les insultes qu'ils avaient eu à endurer. A leurs récits, les guerriers français s'indi-

gnaient et brûlaient d'aller combattre les infidèles et de délivrer la Terre-Sainte. Vous auriez vu, d'ailleurs, un moine — on appelle moines des hommes qui se sont retirés du monde et passent leur vie à prier Dieu — vous auriez vu un moine, nommé Pierre l'Ermite, parcourir les différentes contrées de la France ou de l'Europe, le visage enflammé, faisant un tableau navrant des maux qu'endurent les chrétiens de la Terre-Sainte. Ces maux, il en a été le témoin, car il revient de Jérusalem et il a eu à les endurer lui-même. Il exhorte tous ceux qui l'entourent à marcher au secours de leurs malheureux frères de l'Orient; car, ainsi que vous le verrez en géographie, la Terre-Sainte, ou, ce qui est la même chose, la Palestine, est à l'orient par rapport à nous. L'orient... qu'est-ce que cela veut dire, Jeanne? — Madame, cela veut dire le côté où le soleil se lève... C'est par là...

A la voix de Pierre l'Ermite, les peuples et les guerriers s'assemblent, tenez, ici, en Auvergne, près de Clermont, juste dans le pays?... — De Vercingétorix. — Là, un pape, Urbain II, se joint à Pierre l'Ermite pour prêcher une croisade contre les infidèles. Une *croisade!*... voilà un mot que vous ne comprenez certainement pas. Vous le comprendrez tout à l'heure.

Pierre l'Ermitte et les évêques qui sont avec lui forment des croix de drap ou de soie rouge et les attachent sur les vêtements des guerriers. Avec le mot croix, vous pouvez bien faire le mot *croisé*... le mot *croisades*. Eh bien ! ceux qui ont reçu ainsi la croix s'appelleront *croisés* et la guerre qu'ils entreprendront sera une *croisade*.

Tous ces guerriers, ou plutôt tous ces chevaliers, — c'était le nom qu'on donnait aux guerriers de ce temps-là, vous saurez plus tard pourquoi, — formèrent une armée, prirent pour chef le plus brave d'entre eux, — retenez bien ce nom — Godefroy de Bouillon, et partirent pour la Terre-Sainte. Comment appellerez-vous la guerre qu'ils entreprenaient ? — Une croisade. — C'est cela, une croisade, une guerre qui avait pour but de délivrer la Terre-Sainte, d'en chasser les infidèles. Nos pères firent plusieurs fois des guerres semblables ; celle dont je vous parle, mes enfants, était la première ; c'était donc la première croisade. Vous lirez, quand vous serez grands, l'histoire de cette première croisade. Ah ! Godefroy de Bouillon et ses guerriers ne furent pas toujours heureux ; il leur fallut livrer plus d'une bataille et triompher de bien des obstacles ! Aussi, quelle joie quand ils aperçurent Jérusalem ! Pourtant, ils n'étaient point au bout de leurs peines : la

ville était entourée de hautes murailles et de hautes tours. Il leur fallut l'assiéger et ce ne fut qu'au bout d'un mois de combats qu'ils parvinrent à y entrer.

Une fois maîtres de Jérusalem et du pays environnant, de la Terre-Sainte, de la Palestine, que vont-ils faire? Retourner en France pour vivre tranquillement dans leurs châteaux comme auparavant? Pas du tout : les infidèles reviendraient bientôt reprendre Jérusalem et les saints lieux. La Terre-Sainte et Jérusalem conquises, il s'agit de les conserver. Pour cela, les croisés songent à établir dans ces lointains parages au moins un petit royaume dont Jérusalem sera la *capitale*, la principale ville. Mais qui choisiront-ils, croyez-vous, pour être roi de Jérusalem? Il faut quelqu'un de bien pieux, de bien brave!... Eh bien! ils choisiront le chef qui les a conduits, qui les a fait vaincre et qu'ils croient, d'ailleurs, le plus pieux et le plus brave d'entre eux; ils choisiront Godefroy de Bouillon. Tenez, regardez sur mon image. Godefroy de Bouillon est celui qui est là, revêtu d'une tunique blanche; ses guerriers — les chevaliers ou seigneurs qui ont combattu avec lui — l'entourent, agitent leurs étendards sur lesquels vous voyez de belles croix rouges, et le proclament roi de Jérusalem. Un roi porte ordinaire-

ment une couronne, une couronne d'or enrichie de diamants et de pierres précieuses. Mais Godefroy de Bouillon se rappelle que ce n'est pas une couronne d'or que l'on a mise, dans ces lieux mêmes, sur la tête de Jésus-Christ quand on l'emmenait pour le crucifier sur le mont du Calvaire, qui est tout près de là. Vous avez vu des images de Jésus-Christ crucifié; qu'est-ce que le Christ portait sur sa tête? — Une couronne d'épines. — Eh bien! Godefroy de Bouillon prononça alors ces paroles qui sont écrites au bas de mon image; lisez-les: « Je ne veux point porter une couronne d'or où le Roi des rois a porté une couronne d'épines. » Et, en effet, tout en étant roi de Jérusalem, il ne consentit qu'à être le baron ou le défenseur du Saint-Sépulcre.

Allons! mes enfants, de quoi vous ai-je parlé aujourd'hui?... — De Godefroy de Bouillon!... de Jérusalem!... de la Terre-Sainte!... de la première croisade!... de Pierre l'Ermite!... — Oh! oh! voilà bien des souvenirs, et chacun a le sien et me dit ce que lui fournit sa mémoire, ce qui l'aura sans doute le plus frappé. Mais remettons un peu d'ordre dans tout cela et résumons mon histoire.

Je vous ai dit, mes enfants, qu'il y avait bien loin d'ici, en Orient, un petit pays qui s'appelle la Terre-Sainte, parce que c'est là que se sont accomplis les

grands faits sur lesquels repose la religion chrétienne; qu'autrefois les chrétiens de l'Occident y allaient volontiers en pèlerinage; que ce pays étant tombé entre les mains des infidèles, d'hommes ennemis de la religion chrétienne, les chrétiens de l'Occident, et en particulier les Français, avaient entrepris une *croisade* pour le délivrer. Qu'est-ce que c'était qu'une croisade?... Qui a prêché la première croisade?... Où donc Pierre l'Ermite et le pape Urbain II l'ont-ils prêchée?... Quel en a été le chef?... Qui fut proclamé roi de Jérusalem?... Que dit Godefroy de Bouillon quand ses compagnons lui offrirent la couronne?

CINQUIÈME TABLEAU

LES CROISADES (SUITE). — ENTRÉE DES CROISÉS A CONSTANTINOPLE

Mes enfants, nous revenons aujourd'hui à nos petites leçons d'histoire de France. Cette fois, regardez tout de suite l'image que je vais vous montrer : encore des guerriers, des guerriers à cheval, des chevaliers, des puissants seigneurs de ce temps-là. Ils viennent au moins de prendre une ville et de rapporter quelque grande victoire, car voilà autour d'eux des pauvres gens dont les uns sont morts ou blessés et dont les autres tendent les bras comme pour demander grâce. Maurice, approchez ; dites à vos camarades ce que vous voyez sur les habits de ces guerriers. — Je vois des croix. — Qu'est-ce que vous pouvez bien en conclure ? — C'est peut-être que ces guerriers sont des croisés comme ceux de l'autre jour. — Justement, et vous pouvez en conclure aussi

que je vais vous parler encore aujourd'hui des croisades... Qu'est-ce que nous avons entendu par là dans notre dernière leçon? — Des guerres entreprises pour la délivrance de la Terre-Sainte. — Très bien. Mais l'autre jour, je vous ai parlé de la *première croisade*; aujourd'hui, je dis les *croisades*; il y en a donc eu plusieurs?... Il y en a eu six, sept, huit! Il y a eu la première, sous un roi appelé Philippe I^{er}, en 1095; la seconde sous un autre roi appelé Louis VII, en 1147; la troisième sous un autre roi appelé Philippe-Auguste, en 1189; la quatrième sous ce même roi en 1204; il y aura la cinquième et la sixième qui nous intéressent peu, puis la septième et la huitième sous saint Louis. C'est de la quatrième que nous nous occuperons aujourd'hui.

Pour y comprendre quelque chose, mes bons enfants, il faut que nous nous mettions un peu la carte d'Europe sous les yeux. La voici étendue sur le tableau noir. Reconnaissez la France, ici, dans son petit coin, à l'ouest de l'Europe; c'est de là que nous partirons tout à l'heure, avec maints guerriers, pour la quatrième croisade. Voilà l'Italie que vous connaissez déjà; voilà la Grèce; la Turquie d'Europe, et puis là-bas, juste entre l'Europe et l'Asie, une grande ville, Constantinople où nous reviendrons bientôt.

A peu près à moitié chemin de la France et de

Constantinople, presque au fond de ce golfe que vous voyez appelé le golfe Adriatique, remarquez un rond au-dessous duquel est écrit : Venise. La singulière ville ! elle est bâtie dans la mer !... elle a pour rues des canaux sur lesquels on se promène en barques !

Au temps des croisades, c'est-à-dire aux douzième et treizième siècles, c'était une ville bien puissante que Venise ! Elle avait beaucoup de vaisseaux qui allaient et venaient sur cette grande mer de la Méditerranée, qui abordaient dans tous les ports de l'Orient pour y faire le commerce, pour y vendre des objets et en acheter d'autres. C'était elle qui fournissait des vaisseaux aux croisés quand ceux-ci prenaient la mer pour se rendre en Terre-Sainte, tenez, là-bas, sur la côte orientale de la Méditerranée.

Après cette petite étude géographique, revenons à nos croisades.

Nous avons dit que Godefroy de Bouillon et les premiers croisés avaient fondé en Terre-Sainte, en Palestine, un royaume, le royaume ?... — Le royaume de Jérusalem ! — Oui, mais vous devinez que les infidèles avaient cherché bien vite à reconquérir le pays qu'on leur avait enlevé et à reprendre Jérusalem. Sous les faibles successeurs de

Godefroy de Bouillon, ils en étaient venus à peu près à bout : ils avaient repris Jérusalem, et il n'était plus resté aux chrétiens que quelques petites villes que vous voyez semées çà et là sur les bords de la mer. Tout était donc à recommencer, et c'est pour cela qu'on entreprit les sept croisades qui suivirent la première.

Nous en sommes, avons-nous dit, à la quatrième, à celle qui eut lieu, avons-nous dit encore, en 1204. Celle-là ne va pas s'organiser sans peine. Elle est prêchée, non plus par Pierre l'Ermite qui est mort depuis longtemps, mais par un curé de Neuilly-sur-Marne, nommé Foulques. Allons, par qui a été prêchée la quatrième croisade?... — Par Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. — Le bon curé s'en va de ville en ville prêcher la guerre sainte, tâchant d'animer les courages en exposant les maux qu'endurent les chrétiens d'Orient,) en promettant, de la part du pape Innocent III, la rémission, le pardon des péchés à ceux qui mourront en combattant. Il ne réussit pas aussi bien que l'avait fait jadis Pierre l'Ermite : les autres croisades ont si mal réussi, que les rois et les princes ne veulent plus s'en mêler. Pourtant, à sa voix, une foule de seigneurs et de chevaliers, réunis pour un tournoi (une grande fête militaire que je vous décrirai quelque jour), prennent la croix et se

préparent à partir sous la conduite de Baudoin, comte de Flandre.

Mais de quel côté vont-ils se diriger?... naturellement vers la Palestine. Le plus court pour eux est de s'embarquer dans quelque port de la Méditerranée, de traverser cette mer et d'aborder sur cette côte orientale qui, je vous l'ai dit, baigne là-bas la Palestine. Mais, pour traverser la mer, que leur faut-il?... — Des vaisseaux. — Sans doute il leur faut des vaisseaux, mais qui leur en louera?... Eh bien, cette ville que je vous ai dit en avoir beaucoup.... — Venise.

Ils envoient donc des députés à Venise demander des vaisseaux. Venise veut bien en fournir, mais moyennant beaucoup d'argent et, en outre, à la condition que les croisés l'aideront d'abord à reprendre certaines villes, et qu'ensuite ils partageront avec elle leurs conquêtes. Les croisés y consentent et les voilà naviguant autour de la Grèce et oubliant un peu, malgré les menaces du pape Innocent III, que le but de leur expédition est la délivrance de la Terre-Sainte. Je vous ai montré, tout à l'heure, la ville de Constantinople. Aujourd'hui, c'est la capitale de la Turquie. Alors, c'était la capitale d'un empire grec qui avait succédé à l'empire romain d'Orient — vous ne retiendrez guère ce dernier fait, mais peu m'importe pour le moment. — Pour le moment, il me suffit que

vous sachiez que c'était une grande ville, peu aimée des Vénitiens et surtout des croisés. Les empereurs de Constantinople s'étaient presque toujours appliqués à faire échouer les croisades ; et puis, ces Grecs, leurs sujets, bien que chrétiens, ne voulaient point reconnaître l'autorité de l'évêque de Rome, du pape ; ils formaient une église à part, l'Église grecque, tandis que les peuples de l'Occident de l'Europe formaient l'Église latine, l'Église qui, vous ne vous en êtes sans doute guère aperçus, célèbre ses offices en latin. Animés par tous ces motifs, les Vénitiens et les croisés se mirent en tête de prendre la ville de Constantinople. Bien qu'ils ne fussent que vingt mille soldats, que la ville parût difficile à prendre à cause de ses hautes murailles et de ses cinq cent mille habitants, ils furent vainqueurs. Après trois jours de combats, ils furent maîtres de la ville et du pays environnant, et proclamèrent empereur leur chef Baudoin, comte de Flandre. Ils fondèrent ainsi, dans ces contrées lointaines, un empire *latin*, c'est-à-dire soumis à l'Église latine, et qui dura une soixantaine d'années. Voilà, mes enfants, comment finit la quatrième croisade. Vous voyez que, entreprise pour la délivrance de la Terre-Sainte, elle aboutit simplement à la prise de Constantinople et c'est ce que vous représente mon image.

Qu'est-ce que l'on a appelé les croisades du temps où régnaient les rois Philippe I^{er}, Louis VII, Philippe-Auguste, saint Louis? — Des guerres entreprises pour la délivrance de la Terre-Sainte. — Où est donc située la Terre-Sainte ou bien, si vous le voulez, la Palestine? — Là-bas, sur la côte orientale de la Méditerranée. — Combien à peu près a-t-on compté de croisades? — Huit, madame. — Eh bien, de laquelle avons-nous parlé aujourd'hui? — De la quatrième. — Qui l'a prêchée? Est-ce encore Pierre l'Ermite? — Non, madame; Pierre l'Ermite avait prêché la première, et c'est Foulques, curé de Neuilly, qui a prêché la quatrième. — On peut aller en Terre-Sainte par terre en passant par l'Allemagne, par la Hongrie, par Constantinople, par l'Asie Mineure. Mais, le plus court, c'est d'aller par mer; par là, on ne trouve ni obstacles, ni ennemis. Les guerriers de la quatrième croisade voulurent aller par mer. Mais, pour cela, comme vous me l'avez dit, il fallait des vaisseaux; qui leur en fournit? — Les Vénitiens. — Oui, leur ville est située presque dans la mer et ils avaient beaucoup de vaisseaux. Ils en fournirent aux croisés, mais, au lieu de conduire ceux-ci en Palestine, ils les menèrent contre leurs propres ennemis, puis contre Constantinople et là, que firent les croisés? — Ils s'emparèrent de Constantinople. — Quel

était leur chef? — Baudoin, comte de Flandre... ils le proclamèrent empereur. — Et ils fondèrent un empire latin qui dura environ soixante ans; voilà à quoi aboutit la quatrième croisade.

SIXIÈME TABLEAU

LES CAPÉTIENS DIRECTS. — PHILIPPE-AUGUSTE A LA BATAILLE DE BOUVINES (1214)

Mes enfants, dans ma dernière leçon et à propos des croisades, je vous ai nommé plusieurs rois de France : Philippe I^{er}, Louis VII, Philippe-Auguste, saint Louis. C'est sous l'un deux, sous Philippe-Auguste, que se passait cette quatrième croisade dont je vous ai raconté l'histoire. C'est de Philippe-Auguste lui-même que je vais vous parler aujourd'hui.

Il était monté sur le trône bien jeune; il n'avait que quinze ans! Aussi les grands seigneurs, les grands vassaux comme on disait dans ce temps-là, espéraient bien profiter de sa jeunesse ou de son inexpérience pour se soustraire à son autorité. Ainsi, je crois bien, feriez-vous vous-mêmes si je laissais un instant ma salle d'asile confiée à Jeanne ou à Mau-

rice, quoiqu'ils soient les plus âgés et les plus sages d'entre vous. Mais Philippe-Auguste montra de bonne heure qu'il serait un grand roi et qu'il ne ferait pas bon lui désobéir.

Pourtant, un jour, voici que plusieurs grands seigneurs, entre autres Renaud, comte de Boulogne, et Ferrand, comte de Flandre, rêvent de se rendre indépendants, bien mieux, de se partager le domaine de Philippe-Auguste, c'est-à-dire le pays qui formait pour ainsi dire la petite France d'alors, par exemple, les provinces de l'Orléanais, de l'Ile-de-France, de la Picardie que vous voyez situées au milieu de la grande France d'aujourd'hui. Pour être plus forts, ils s'unissent à un empereur d'Allemagne nommé Othon IV. Celui-ci ne demande pas mieux que de leur venir en aide... il n'y a pas que de nos jours que l'Allemagne s'est montrée l'ennemie de la France. Il s'approche de nos frontières avec une nombreuse armée. Il dit à ces mauvais Français qui sont venus le rejoindre... quels sont ces mauvais Français qui appellent ainsi l'étranger dans leur pays? — Des seigneurs comme Renaud, comte de Boulogne et Ferrand, comte de Flandre. — Il dit donc à ces mauvais Français : « C'est Philippe qu'il faut tuer; quand il sera mort, vous pourrez soumettre et partager à votre gré le royaume : toi,

Renaud, tu prendras Péronne et tout le Vermandois ; Hugues s'emparera de Beauvais, Conrad de Mantes avec le Vexin, et toi Ferrand, tu auras Paris. » Que va faire Philippe-Auguste quand ceux qui devraient le défendre se sont ainsi tournés contre lui ? Eh bien, il va appeler à son aide le pauvre peuple lui-même, les *milices* des paroisses, des communes d'Amiens, d'Arras, de Beauvais, de Compiègne, de Soissons, etc., et, avec ces milices, avec les seigneurs qui lui sont restés fidèles, il marche contre les Allemands et leurs alliés. Il les rencontre là-haut, en Flandre, près d'un village appelé Bouvines, et c'est là, mes enfants, que va s'engager la bataille, une bataille si importante que je puis bien vous la raconter un peu en détail.

C'est un dimanche. Philippe-Auguste, dès le matin, a entendu la messe et partagé, dit-on, une soupe au vin avec ses seigneurs en signe d'union. L'armée est occupée à franchir un pont ; il ne reste plus à passer que les derniers rangs. Il fait chaud ; Philippe-Auguste a quitté son armure et prend un instant de repos à l'ombre d'un frêne, près d'une petite chapelle dédiée à saint Pierre.

Tout à coup, des messagers annoncent avec de grands cris que l'ennemi arrive, qu'il attaque l'arrière-garde, et que les archers, chevaliers et hommes

de pied qui sont là ne se défendent qu'avec peine. A cette nouvelle, le roi entre dans la chapelle, y fait une courte prière, en sort pour revêtir son armure, monte à cheval et vole au combat comme à une fête. On rapporte qu'auparavant, il déposa sa couronne sur l'autel et dit : « Si vous voyez que la couronne soit mieux employée en l'un de vous qu'à moi, je la céderai volontiers. — Nous ne voulons d'autre roi que vous, » s'écrièrent les seigneurs. Mais, je puis mieux faire que de vous raconter cela, je puis vous le montrer; c'est justement sur l'image que je tiens à la main. Regardez-la; je crois bien qu'elle vous intéressera plus que mon récit. Tenez, voilà tout ce que je viens de vous nommer : au fond du tableau, le grand frêne sous lequel Philippe-Auguste se reposait; la petite chapelle dédiée à saint Pierre où il est allé faire sa prière; en avant, l'autel sur lequel est déposée sa couronne; puis Philippe-Auguste qui a bien l'air, en effet, de l'offrir à celui qui s'en croirait plus digne que lui-même. Mais les seigneurs s'inclinant devant lui répondent?... — Nous ne voulons d'autre roi que vous. — Que fait là ce beau cheval blanc dont la vue vous frappe certainement? — C'est sans doute le cheval de Philippe-Auguste. — Certainement que c'est lui! Mon Dieu! qu'il a l'air fier et impatient d'emporter son maître au milieu du com-

bat ! Mais là, à votre gauche, quel est cet étendard, ce drapeau qui flotte au vent ?... C'est la bannière royale, peut-être l'oriflamme de Saint-Denis dont on vous parlera plus tard ; il en sera question tout à l'heure au milieu de la bataille.

Pendant que nous causons, la bataille s'est engagée. Les ennemis qui ne savaient pas Philippe-Auguste si près d'eux, le reconnaissent à sa bannière semée de fleurs de lis d'or, que porte un pauvre mais brave chevalier, nommé Galon de Montigny ; ils se rangent en bataille de leur mieux vers le nord en criant : *Mort aux Français !* L'armée française en fait autant au midi, les milices communales en avant et groupées autour de l'oriflamme. Tels vos camarades de l'école, quand ils se préparent à une partie de barres, se partagent en deux camps placés en face l'un de l'autre pour se disputer la victoire. Le combat devient terrible ; on se serre, on se presse ; on reçoit et l'on rend de grands coups de lance et d'épée. Mais c'est contre le roi que se portent surtout les efforts ; c'est lui qu'il faut tuer, a dit l'empereur Othon. Les ennemis l'entourent. Ne pouvant le percer de leur épée qui s'émousse contre sa solide armure de fer, ils le tirent avec des crochets et le renversent de cheval. Il va périr. Galon de Montigny agite désespérément l'étendard royal, en signe de détresse. Un

chevalier, Pierre Tristan, lui fait un rempart de son corps ; d'autres accourent et le délivrent enfin. Philippe-Auguste se remet en selle et recommence à combattre comme si de rien n'était. Bientôt, c'est à l'empereur Othon à courir les plus grands dangers ; un Français, Guillaume des Barres, le saisit déjà à bras-le-corps. Heureusement que son cheval, rendu furieux par une blessure à la tête, l'emporte loin du combat. En attendant, son magnifique char impérial est mis en morceaux et ses soldats tournent le dos. Les Français sont victorieux, ils se retirent emmenant force prisonniers, parmi lesquels se trouve le comte de Flandre, Ferrand.

Vous ne sauriez vous imaginer, mes enfants, avec quelle joie nos pères accueillirent la nouvelle de cette victoire de Bouvines. Quittant leurs moissons — on était au mois d'août, époque à laquelle on fait la moisson dans le nord — ils accouraient sur le passage de l'armée, dressant des arcs de triomphe, jonchant les chemins de fleurs et de feuillage. A Paris, les bourgeois... et surtout les écoliers, en célébrèrent une fête qui ne dura pas moins de sept jours et sept nuits : on se sentait délivré d'une invasion étrangère ; et puis, à Bouvines, tout le monde avait combattu, bourgeois et paysans à côté du roi et des nobles chevaliers. On sentait qu'on ne formait plus

qu'une famille, une nation, la *nation française*.

Maurice, qu'est-ce que je viens de vous raconter? — Une bataille... la bataille de Bouvines. — Où est-ce Bouvines? — Là-haut, en Flandre. — Oui, et aujourd'hui dans le département du Nord. Si jamais vous passez par là, vous vous souviendrez que, sous Philippe-Auguste, il se livra près de ce village une grande bataille qui sauva la France d'une invasion étrangère. Quels étaient les étrangers qui alors ne songeaient à rien moins qu'à envahir la France et à la partager entre leurs alliés? — Les Allemands conduits par leur empereur Othon IV. — Et leurs alliés étaient?... — Des seigneurs... Renaud, comte de Boulogne, et Ferrand, comte de Flandre. — Mon Dieu! oui : des mauvais Français, traîtres à leur roi et à leur pays. Dites-moi, ces mauvais Français et les Allemands ont-ils réussi dans leur projet? — Oh! non, madame. Philippe-Auguste les en empêcha, mais ce ne fut pas sans peine... il faillit être pris au milieu de la bataille. — Oui, mais ses chevaliers et les milices communales vinrent le délivrer, et il n'en combattit que de plus belle après. Des chevaliers, cela veut dire des nobles, des seigneurs dont le métier était de combattre; mais qu'étaient-ce que les milices communales? Mes enfants, c'étaient des soldats que fournissaient les paroisses, les communes,

des soldats comme vous le serez un jour et qui montrèrent alors qu'ils ne le cédaient point aux seigneurs et aux chevaliers quand il s'agissait de défendre le pays. C'est pour cela peut-être que nos pères se réjouirent tant de la victoire de Bouvines ; ils sentaient que non seulement cette victoire avait sauvé la France d'une invasion étrangère, mais encore qu'ils avaient puissamment aidé le roi à la remporter.

Maintenant, un dernier coup d'œil sur mon image. Qu'est-ce que vous y voyez ici?... — Un grand arbre, un frêne. — Le frêne sous lequel Philippe-Auguste s'était mis à l'ombre pour se reposer ; ici?... — Une chapelle. — Une chapelle, une petite église où Philippe-Auguste s'était retiré pour faire sa prière ; ici?... — Un autel, etc. etc. etc. Eh bien, que tout cela serve à fixer dans vos mémoires le souvenir de la bataille de Bouvines.

SEPTIÈME TABLEAU

MORT DE SAINT LOUIS DEVANT TUNIS

Mes enfants, vous désirez vivement voir ce qu'il y a sur l'image que j'tiens dans mes mains. Hélas ! mes chers amis, ce n'est pas gai. Voyez plutôt : un homme qui est étendu sur son lit, qui est mort, je crois bien !... Des gens qui pleurent et qui prient !... Quel peut bien être ce mort ou ce mourant ?... Son épée est suspendue à son chevet, une belle épée fleurdelisée !... Près de son oreiller, déposée sur un coussin, une couronne de roi... C'est sans doute un roi qui meurt ou qui vient de mourir... Mes enfants, c'est un roi en effet et un roi de France ; il s'appelle Louis IX ou, si vous aimez mieux, saint Louis.

Il ne me paraît pas être là en son palais, à Paris ou dans quelque une de ses bonnes villes de France. Je crois plutôt qu'il est bien loin de la France, et qu'il meurt sous une simple tente, au milieu d'un

camp, sur une terre étrangère. Comment cela peut-il se faire? Vous le saurez bientôt, si vous écoutez avec un peu d'attention mon histoire.

Saint Louis, mes enfants, était donc un roi de France, le petit-fils de ce Philippe-Auguste dont nous avons parlé dans notre dernière leçon. Il avait pour mère une reine nommée Blanche de Castille. Ah! comme elle l'avait aimé! comme elle l'avait élevé avec soin! comme elle avait veillé à ce qu'il fût bien pieux et bien sage! « Mon fils, lui disait-elle quand il était jeune, Dieu sait si je vous aime; mais j'aimerais mieux vous voir mort que de vous voir coupable d'un péché mortel. » Un péché mortel, cela voulait dire : une grosse, grosse faute; oh! vous n'en faites jamais de comme cela!... Aussi ce fils devint un roi si pieux, si vertueux, si appliqué à tous ses devoirs de roi et de chrétien, que l'Église l'a mis au nombre des saints, c'est-à-dire au nombre de ces personnes qu'elle croit être sûrement dans le paradis, et auxquelles elle permet d'adresser des prières. C'est pourquoi nous disons *saint Louis*, au lieu de dire simplement Louis IX. Moi, j'aime saint Louis, savez-vous pourquoi? Eh bien, parce qu'il était juste, parce qu'il était bon, bon surtout pour le peuple, pour les petits, pour les pauvres, pour les infirmes, les malades. Voyez-vous, à mes yeux, cela

vaut mieux que de livrer des batailles et de remporter des victoires. Pourtant, quand vous lirez son histoire, vous verrez qu'il était aussi brave que pieux, qu'il a su combattre quand il le fallait, et qu'il a remporté plus d'une victoire aussi. Mais ne nous occupons pas de cela pour le moment ; ne songeons qu'aux croisades qu'il a entreprises, et qui, hélas ! ont été si peu heureuses.

Vers le milieu de son règne, il tomba malade, et si gravement qu'on le crut mort. Mais il revint à la santé, et sa mère, comment s'appelait-elle?... — Blanche de Castille -- apprit avec terreur que, pendant sa maladie, il avait fait vœu de se *croiser*... de prendre la croix... d'entreprendre une croisade. Et, en effet, peu de temps après, il partit, lui aussi, avec une armée, pour aller délivrer la Terre-Sainte. Les cinq ou six autres croisades avaient si peu réussi, que les seigneurs n'étaient pas très disposés à l'accompagner. Laissez-moi vous raconter comment il s'y prit pour les y décider et pour les amener à se croiser en quelque sorte malgré eux.

C'est pendant la nuit de Noël, probablement au sortir de la messe de minuit, qui sait?... peut-être après le réveillon. Saint Louis invite les seigneurs qui l'entourent à venir, après quelques heures de repos, assister avec lui à la *messe de l'aurore*... une messe

à laquelle vous n'assistez guère, mes chers petits. L'aurore, c'est tout à fait le matin, avant le lever du soleil ; et, pendant qu'on célèbre la messe de l'aurore, vous rêvez des merveilles de l'arbre de Noël. Les seigneurs n'ont garde de manquer au rendez-vous : le matin de Noël, le roi est dans l'usage de leur faire un cadeau, de leur livrer un habit tout neuf. A l'heure dite, ils se rendent au palais, trouvent leur habit tout prêt et se hâtent de s'en revêtir. Mais, comme il ne fait pas clair, ils attendent à plus tard pour en reconnaître la couleur et en apprécier la beauté. Ils accompagnent ainsi le roi à la messe de l'aurore. Le jour est venu peu à peu à travers les vitraux de la Sainte-Chapelle (une gentille église que saint Louis a fait construire lui-même, et que vous pourrez visiter quand vous irez à Paris), et, lorsqu'ils sortent de la messe, ils sont tout ébahis de voir une superbe croix cousue sur leur habit... ils se trouvent croisés sans le savoir. On dit qu'ils rirent beaucoup de cette ruse, et ils appelèrent le roi « chasseur de pèlerins et adroit pêcheur d'hommes ». Je ne sais si c'était de bon cœur qu'ils riaient et plaisantaient ainsi ; toujours est-il qu'ils se crurent engagés d'honneur à accompagner saint Louis dans son voyage.

Saint Louis partit donc pour la croisade qui lui était si chère. Voyez-le s'éloigner de Paris, accom-

pagné quelque temps par sa mère qui, hélas ! ne devait plus le revoir ; venir s'embarquer ici, tout à fait au sud, au port d'Aigues-Mortes, traverser la Méditerranée ; puis aborder non pas en Palestine, mais en Égypte. Vous connaissez l'Égypte ; c'est là que coule ce grand fleuve du Nil, dont je vous ai parlé quand je vous ai raconté l'histoire de Moïse. Vous voulez me dire quelque chose, Jeanne ? — Pourquoi saint Louis aborde-t-il en Égypte ? C'est en Palestine que sont les saints lieux qu'il veut délivrer des infidèles... Jérusalem n'est point en Égypte ! — Il est vrai, ma chère enfant. Mais la Palestine est pour le moment au pouvoir du sultan, comme qui dirait du roi d'Égypte. Vaincre le sultan d'Égypte, c'est travailler à la délivrance de la Terre-Sainte qui, comme vous le voyez, n'est pas bien loin de là.

Saint Louis donc aborda en Égypte, prit une ville appelée Damiette, remporta même une victoire à Mansourah. Mais bientôt la peste se mit dans son armée ; beaucoup de ses soldats moururent, et il tomba lui-même au pouvoir des ennemis. Il ne put sortir de l'Égypte qu'en donnant la ville de Damiette pour se racheter, et une grosse somme d'argent pour racheter les compagnons qui lui restaient. Il se rendit alors dans cette Palestine où vous auriez voulu le voir aborder tout d'abord ; mais il ne put y faire

que bien peu de chose ; il n'avait plus assez de soldats. D'ailleurs, ayant appris la mort de sa mère, qu'il avait laissée pour gouverner le royaume en son absence, il dut reprendre le chemin de la France.

Vous voyez que cette première croisade ne produisit pas beaucoup de résultats. Eh bien, il va en entreprendre une seconde qui sera encore plus malheureuse. Où étions-nous tout à l'heure ? En Égypte, en Afrique, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est encore vers l'Afrique que saint Louis va se diriger avec ses vaisseaux. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler par vos papas de la Tunisie, du bey de Tunis. Voilà la Tunisie, voilà Tunis, ici, presque en face de l'Italie. Le bey, ou, comme on disait dans ce temps-là, le roi de Tunis avait promis de se faire chrétien, par conséquent de se faire baptiser, si une armée venait le protéger contre ses sujets qui étaient des infidèles, des musulmans, et saint Louis s'était écrié : « Ah ! si je pouvais voir que je fusse le parrain d'un si grand filleul ! » Et il avait entrepris une nouvelle croisade non plus pour délivrer la Terre-Sainte, mais pour amener la conversion — vous savez que ce mot veut dire changement de religion ; je vous en ai averti quand je vous ai parlé de la conversion de Clovis — pour amener la conversion du roi de Tunis.

Le roi de Tunis ne se fit pas chrétien du tout, et il

fallut combattre. Le climat d'Afrique fut encore une fois fatal aux Français. La peste se mit dans leur camp. Saint Louis en fut attaqué lui-même, et fut bientôt à toute extrémité. Revoyez-le encore une fois sur mon image. Ces évêques viennent sans doute de lui donner les derniers sacrements, et il meurt en adressant à Dieu cette prière : « Beau sire Dieu, aie merci de ce peuple qui demeure ici, et ramène-le en son pays. »

Ce prince que vous voyez accablé de douleur auprès de son lit, c'est son fils. On le reconnaît facilement à sa tunique semée de fleurs de lis — les rois de France de ce temps-là portaient des fleurs de lis à leur couronne, sur leur bannière et sur leurs vêtements. Ce fils, c'est lui qui est roi maintenant ; c'est lui qui va ramener en France le corps de son père et les débris de l'armée. Il était sans doute bien brave, car on l'appellera Philippe le Hardi.

Je viens de vous parler, mes enfants, des deux dernières croisades. Qui les a entreprises ? — Louis IX, saint Louis. — Où s'est rendu saint Louis dans sa première croisade ? — En Égypte. — Et dans sa seconde ? — A Tunis. — Vous vous rappelez que ces deux croisades n'ont pas été heureuses. La première fois, saint Louis, après quelques avantages, fut fait prisonnier, et put à peine entrevoir la Terre-Sainte.

La seconde fois, vous l'avez vu mourir devant Tunis.

J'en ai fini, mes enfants, avec les croisades; on vous les racontera en détail quand vous serez plus grands. Moi, il me suffit de vous en avoir donné une idée. Je puis bien vous dire aussi que les croisades servirent à autre chose qu'à faire périr une foule de chrétiens et d'infidèles. De ces beaux pays d'Orient, nos pères nous ont rapporté plus d'une bonne chose : des arbres nouveaux, comme ces beaux saules pleureurs que vous pouvez voir dans nos jardins, aux bords de nos fontaines ou de nos rivières, ou comme ces pruniers de Damas gris dont vous appréciez si fort les fruits, ou bien encore le sucre qui ne vous est pas indifférent. Les moulins à vent, la soie, le coton peuvent aussi vous faire songer aux croisades.

HUITIÈME TABLEAU

GUERRE DE CENT ANS. — JEANNE D'ARC AU SACRE DE CHARLES VII A REIMS (1429)

Quoi! dites-vous en vous-mêmes, encore la carte de France étalée sur le tableau noir!... Mon Dieu! oui, mes enfants, toujours, toujours la carte de France. Je la regarde avec plaisir : elle représente mon pays, et j'aime tant mon pays ! Le pays, la patrie, c'est là que l'on naît, que l'on joue enfant, que l'on s'éveille à la vie, que l'on chérit ses parents, que l'on souffre avec les siens, que l'on meurt et que l'on repose au milieu d'eux. Que si l'on sort de son village, de sa ville natale pour voyager un peu au loin, comme vous le ferez sans doute, vous du moins, petits garçons, on ne se sent point étranger ; on trouve des gens qui pensent et qui parlent comme vous, qui ont la même langue, les mêmes affections, les mêmes aspirations, qui vous considèrent comme

un ami, comme un membre de la même famille, qui au besoin vous protègent et viennent à votre secours. Aussi, comme nous, qui sommes déjà vieux, avons souffert dans notre enfance ou dans notre jeunesse, de voir notre pays, notre patrie, notre chère France foulée, envahie par les étrangers ! Nous avons compris alors pourquoi, au temps où je vais vous reporter, nos pères frémirent sous le joug de l'étranger et, à la voix d'une jeune fille, à la voix de Jeanne d'Arc, ils se levèrent en masse pour courir sus aux Anglais qui s'étaient emparés des trois quarts de nos provinces.

Vous voyez, mes enfants, par ces quelques mots, de quoi je vais vous parler aujourd'hui ; vous devinez que je vais vous raconter l'histoire de Jeanne d'Arc.

Puisque la carte de France est sous nos yeux, parcourons-la un peu. Regardez bien où va s'arrêter ma baguette. Là-haut, au nord-est, en Lorraine, sur les bords de la Meuse, lisez le nom de Domremy, d'un petit village où nous reviendrons bientôt. De là, rendons-nous à Vaucouleurs, dans les mêmes parages ; puis, traversant la Champagne et l'Orléanais, bien que ces provinces soient occupées par l'ennemi, arrivons en Touraine, à Chinon, aujourd'hui sous-préfecture du département de l'Indre-et-Loire. De Chinon, allons à Orléans qui nous attend avec impa-

tience : en passant, remarquons Patay, un gros bourg perdu dans les boues de la Beauce. D'Orléans, rendons-nous à Reims, à Paris, à Compiègne et enfin à Rouen où nous remarquerons, si vous le voulez bien, la place du Vieux-Marché : nous y aurons là tout à l'heure un bien douloureux spectacle !... Maurice, prenez ma baguette et refaites-nous ce voyage en zigzag.... Très bien. Maintenant, vous pourrez mieux me suivre dans mon récit.

Jeanne d'Arc, mes enfants, était une petite fille de Domremy, une petite Lorraine par conséquent ; elle habitait avec ses parents une chaumière et employait son temps à coudre, à filer et à garder son troupeau. Elle allait souvent avec ses compagnes chanter et manger des gâteaux près de la *fontaine des Groseilliers*, sous un vieux hêtre qui portait le nom d'arbre des fées. Du reste, elle était pieuse ; elle était assidue à l'église, se complaisait au son des cloches, se confessait et communiait souvent. A l'époque où nous en sommes, elle a seize ans ; on l'appelle Jeanne, Jeannette disent ses voisins. Tout à coup, elle est devenue préoccupée, rêveuse. Le récit des malheurs de la France l'affligent profondément.

Ah ! c'est que la France est bien malheureuse alors ! Les étrangers — cette fois ce sont les Anglais, c'étaient les Allemands au temps de Philippe-Auguste, — les

étrangers l'ont envahie et leurs soldats sont parvenus jusqu'aux bords de la Loire, jusqu'à Orléans. Les armées de la France sont vaincues ; son roi Charles VI est mort fou. Son jeune roi Charles VII, le dauphin, comme on l'appelle encore pour le moment, n'a plus ni argent, ni soldats ; il est retiré de l'autre côté de la Loire, à Chinon ; les Anglais se moquent de lui et l'appellent par dérision le roi de Bourges, parce qu'il n'a plus que Bourges pour ville principale. Les Anglais, ou du moins les Bourguignons leurs alliés, pillent et dévastent tout jusqu'en Lorraine. Jeanne d'Arc a vu brûler jusqu'à son village et sa pauvre chaumière. Elle se demande qui délivrera la France de tant de maux. Elle croit entendre des voix célestes, celles de sainte Catherine, de saint Michel, qui lui révèlent que c'est elle-même que Dieu choisit pour cette lourde, cette noble tâche. Ces voix lui ordonnent d'aller délivrer Orléans que les Anglais assiègent, et de mener le dauphin à Reims pour y être sacré roi. — Autrefois, on sacrait les rois en leur versant un peu d'huile sur la tête ; c'est ainsi qu'en histoire sainte, vous avez vu Samuel sacrer Saül et David.

Ses parents, bien entendu, s'opposent à son départ. Elle-même, quand ses voix lui disent : « Jeanne, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume », répond toute tremblante : « Messire, je

ne suis qu'une pauvre fille, je ne saurais *chevaucher*, ni conduire des hommes d'armes. » Enfin, elle obéit. Elle va à Vaucouleurs trouver le gouverneur et le prie de la faire conduire au roi. Celui-ci est d'avis de la renvoyer chez son père bien *souffletée*. Mais Jeanne répète : « Avant qu'il soit la mi-carême, il faut que je sois devers le roi, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux, car personne au monde, ni roi, ni fille de roi d'Écosse, ne peuvent reprendre le royaume de France, et il n'y a secours que de moi, quoique j'aimasse mieux rester à filer ma quenouille, dans la maison, près de ma mère; mais il faut que j'aïlle et que je le fasse parce que mon Seigneur le veut. » Le gouverneur se laisse enfin persuader; il lui fait échanger ses chétifs jupons rouges de paysanne contre une armure complète, lui donne un cheval, une cotte de mailles, une lance, une épée, et lui dit pour tout adieu : « Va Jeanne, et advienne que pourra. »

Elle part avec quelques hommes d'armes chargés de l'*escorter*. Après avoir fait près de cent cinquante lieues, elle arrive à Chinon où résidait le roi Charles VII, comme je vous l'ai déjà dit. On fut bien étonné à Chinon qu'une pauvre bergère de la Lorraine promît de faire tant de choses qui paraissaient impossibles même aux plus vaillants guerriers.

Pourtant, on prit confiance. On donna à Jeanne une petite armée. Jeanne la conduisit devant Orléans et, le 8 mai de l'année 1429, les Anglais étaient obligés de lever le siège et de fuir honteusement. Le 8 mai ! les petits Orléanais connaissent bien cette date, allez ! Ce jour-là, on leur donne congé ; ils assistent à une belle procession qui les réjouit fort et à un feu d'artifice qui les réjouit plus encore.

Quand vous serez plus savants, vous lirez vous-mêmes l'histoire de Jeanne d'Arc ; vous verrez comment elle battit les Anglais à Patay et leur enleva plusieurs petites villes des bords de la Loire, et aussi comment elle accomplit la seconde partie de sa mission qui était ?... — De mener le roi à Reims pour y être sacré.

C'est là précisément que vous attend l'image que j'ai entre les mains. Laissez-moi la voir avant vous. On est dans une église, sans doute dans la cathédrale de Reims, juste où a été autrefois baptisé Clovis. Un superbe dais, et sous ce dais un évêque, un archevêque au moins ! assis dans un grand fauteuil, une chape d'or sur le dos, la mitre en tête... à ses pieds est agenouillé un prince, sans doute un roi de France, car son manteau bleu fourré d'hermine est semé de fleurs de lis. L'archevêque lui touche le front, a l'air de l'oindre de l'huile sainte, de le sacrer. A droite,

probablement un prince ou un grand seigneur qui tient l'épée royale. A gauche, des évêques, peut-être un héraut d'armes, presque vêtu comme le roi ; des gens à genoux ; des dames, la reine et des princesses qui d'une tribune regardent la cérémonie. Mais, ce qui me frappe le plus, c'est cette jeune fille qui se tient fièrement debout, élevant une main vers le ciel et de l'autre tenant son étendard. Elle paraît bien heureuse ; elle répond assez à l'idée que je me fais de Jeanne d'Arc. Je me trompe bien ou cette image représente le sacre de Charles VII à Reims. Tenez, jugez-en vous mêmes.... Que voyez-vous sur cette belle image ? A vous la parole, Jeanne, vous qui portez justement le nom de Jeanne d'Arc ? — Oui, on est bien sûr dans une église... oh ! le magnifique dais !.. il y a en effet dessous un archevêque et un roi auquel il touche le front avec ses doigts... ce roi doit être Charles VII et cette jeune fille qui se tient debout, pas bien loin de lui, doit être Jeanne d'Arc... Oui, oui, c'est bien le sacre de Charles VII à Reims ! — Qu'y a-t-il d'écrit au bas de l'image ? — Il y a : On demanda plus tard à Jeanne d'Arc pourquoi elle avait assisté tenant son étendard au sacre de Charles VII. Elle répondit : « Il avait été à la peine, il méritait bien d'être à l'honneur. » — Eh bien, un jour on fera un crime à Jeanne d'Arc d'avoir tenu ainsi son éten-

dard auprès du roi pendant que celui-ci était sacré. Elle répondra, comme vous le voyez, que cet étendard ayant été avec elle dans les batailles, elle pouvait bien l'avoir auprès d'elle et du roi quand celui-ci, victorieux, était au milieu des honneurs.

Jeanne d'Arc, mes enfants, avait donc rempli sa mission qui était?... — De délivrer Orléans et de faire sacrer le roi à Reims. — Elle aurait bien voulu alors se retirer, retourner auprès de ses parents pour y garder, comme elle disait, leurs brebis et leur bétail, et faire « ce qui était sa coutume ». Mais Charles VII la retint dans son armée. Depuis, elle ne fut plus heureuse. Au siège de Paris, elle fut renversée blessée dans un fossé. En voulant défendre Compiègne, elle fut prise par les Bourguignons ; ceux-ci la vendirent à ses plus cruels ennemis... aux Anglais !

Les Anglais l'enfermèrent dans une étroite prison, la firent juger comme sorcière et condamner à être brûlée vive. Transportez-vous par la pensée à Rouen, sur une place qui s'appelle encore la place du Vieux-Marché. Un bûcher — un monceau de fagots de bois — s'élève là, surmonté d'un poteau. A ce poteau est attachée une jeune fille, les cheveux épars et les yeux en larmes. Cette jeune fille, c'est celle qui a délivré Orléans, qui a fait sacrer le roi à Reims, qui a sauvé la France, c'est Jeanne d'Arc. Le bourreau met le feu

au bûcher... et votre amie Jeanne d'Arc expire au milieu des flammes et de la fumée en prononçant les noms de Jésus et de Marie !...

Vous êtes affligés, mes chers enfants. Pour vous tirer de votre tristesse, je vais vous faire quelques questions afin de m'assurer que vous m'avez bien suivie, qu'il reste quelque chose de mon récit dans vos souvenirs. Où était née Jeanne d'Arc?... En quel état était la France en ces temps-là?... Qui l'avait envahie?... Jusqu'où les Anglais s'étaient-ils avancés?... Pourquoi appelaient-ils Charles VII le roi de Bourges?... Comment Jeanne d'Arc fut-elle persuadée qu'elle devait faire lever le siège d'Orléans et conduire le roi à Reims pour y être sacré?... Était-elle à Reims au moment du sacre de Charles VII?... Fut-elle heureuse après avoir terminé sa mission?... Avant de mourir, revit-elle ses parents et son cher village de Domremy?... Où et comment mourut-elle?... Quand elle mourut, la France était-elle complètement délivrée des Anglais?... Sans doute que non, mes enfants, puisqu'ils étaient encore maîtres de Rouen. Mais, comme elle l'avait prédit, peu de temps après sa mort « il furent boutés hors de France » par Charles VII et par ses armées enfin victorieuses.

NEUVIÈME TABLEAU

**FRANÇOIS I^{er} ASSISTE LE GRAND PEINTRE LÉONARD
DE VINCI, A SON LIT DE MORT, A AMBOISE (1519)**

Mes enfants, qu'est-ce que représente bien l'image que je viens de dérouler ? Maurice, lisez-nous ce qui est écrit au bas. — « François I^{er} assiste le grand peintre Léonard de Vinci, à son lit de mort, à Ambroise (1519). » — Oh ! oh ! voilà une image dont l'explication ne va pas être facile pour moi ! Léonard de Vinci !... C'était, m'a dit mon dictionnaire, un peintre, un architecte, un physicien, un ingénieur, un écrivain et un musicien ; voilà bien des choses, bien des mots auxquels vous ne comprenez certainement rien ; j'aurai bien de la chance si je vous en donne quelque peu l'intelligence. Pour François I^{er}, c'est plus commode : c'était un roi de France comme Philippe-Auguste, comme saint Louis, comme Charles VII dont je vous parlais dernière-

ment. Il a bataillé contre un grand empereur appelé Charles-Quint ; il a remporté des victoires et essuyé des défaites ; il a été tantôt vainqueur et tantôt vaincu, comme il arrive ordinairement ; il ne serait pas malaisé pour moi de vous raconter cela. Mais ce n'est pas là, je crois, ce que j'ai à faire ; ce que j'ai à faire, ou du moins ce que je me propose, c'est de vous parler du temps de François I^{er} et de vous montrer comment ce prince a protégé les lettres, les arts et les sciences, et aussi les savants et les grands artistes dont l'un, du moins sur mon image, meurt, comme vous le voyez, entre ses bras. C'est là ce qui ne sera pas facile avec des bébés comme vous !

Les lettres, les sciences, les arts... pauvres petiots, vous êtes encore bien étrangers à tout cela!... En fait de lettres, vous connaissez à peine celles de votre alphabet. Les sciences!... Ah ! votre science, à vous, ne va pas bien loin : c'est à peine si vous épelez et écrivez votre nom passablement, si vous comptez jusqu'à cent, si vous distinguez un cercle d'un carré, si vous mettez une grande différence entre une vache et un mouton. Les arts!... Oh ! peut-être êtes-vous plus forts là-dessus. Jeanne ne réussit pas mal ses dessins sur son ardoise quadrillée : voilà des rosaces qui sont dignes d'une artiste ! Jérôme va

plus loin : il fait des bonshommes et des arbres comme un vrai dessinateur, et Robert lui peinture cela comme un véritable peintre ; tous deux nous feront un jour des tableaux dont nous serons fiers certainement. Maurice, lui, a du goût pour l'architecture ; j'admire quelquefois avec quel art il assemble ses cubes, ses prismes, ses cintres pour élever des monuments devant lesquels il reste ensuite en extase. Pour Petit-Pierre, vous le savez, c'est lui qui suit mes leçons de musique avec le plus d'attention et de succès : il sera musicien ou je me trompe beaucoup. Nous ne manquons pas non plus de sculpteurs : dès que mes bambins ont un couteau entre les mains, ils se hâtent de s'en servir pour taillader du bois ou de la pierre ; que serait-ce si je mettais de la terre glaise à leur disposition ? Ils m'en auraient bientôt fait des chevaux, des ânes, des statues plus ou moins réussies. Et encore, n'ai-je point surpris l'autre jour plusieurs d'entre eux essayant de graver les premières lettres de leur nom au bout de leur règle, et s'exerçant ainsi à l'art de la gravure ? Vous voyez bien que vous n'êtes pas si étrangers aux arts qu'on pourrait le penser. Vous pouvez du moins comprendre ce que cela veut dire, les arts : il y a le dessin, la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure, la musique ; com-

ment s'appellera celui qui sait bien dessiner, Maurice? — Un dessinateur. — Quelqu'un qui sait peindre, qui fait de beaux tableaux? — Un peintre. — Quelqu'un qui sait sculpter le bois, le marbre, la pierre, qui fait de belles statues? — Un sculpteur. — Quelqu'un qui sait élever de belles maisons, de beaux châteaux, de beaux monuments? — Un architecte. — Vous trouveriez plus facilement encore ce que c'est qu'un graveur, un musicien, etc... Tous ces talents, mes enfants, ce sont les arts, et on appelle souvent ceux qui les possèdent des *artistes*.

Il me reste toujours à vous faire comprendre ce que c'est que les lettres et les sciences. Eh bien! mes enfants, tâchez de retenir seulement que les hommes qui s'occupent des lettres sont ceux qui étudient beaucoup les livres et qui en font eux-mêmes; que la science, c'est tout ce qu'on sait: il y a des hommes qui ont beaucoup de science, qui sont très forts sur la médecine, la physique, la chimie, l'astronomie... Mais, chut! tous ces grands mots vous épouvantent et il est beaucoup trop tôt de les prononcer devant vous.

Eh bien! mes enfants, les lettres, les sciences, les arts avaient été bien longtemps négligés dans notre pays: au lieu d'aller à l'école, le pauvre peuple

travaillait ; au lieu d'étudier et de s'instruire, les grands, les seigneurs, se battaient. Mais, un beau jour, les rois de France, Charles VIII, Louis XII et François I^{er} lui-même, avaient conduit leurs soldats guerroyer en Italie. — Guerroyer, vous comprenez facilement que cela veut dire faire la guerre. Or, en Italie, ils avaient vu de belles statues, de beaux tableaux, de beaux monuments. Cela leur donna envie d'en avoir autant en France, et voilà qu'ils s'entourent de peintres, de sculpteurs, d'architectes célèbres, etc... Les architectes leur construisirent des châteaux et des monuments ; les peintres leur firent des tableaux et les sculpteurs des statues, des fontaines et jusqu'à des tombeaux. Des tableaux, je ne puis guère vous en montrer ; vous irez vous-mêmes en voir dans les *musées* quand vous serez plus grands. Mais voici au moins des gravures qui vous donneront une idée des monuments élevés en ce temps-là dans nos villes et dans nos campagnes. Lisez, Jeanne. — « Salle de spectacle et Hôtel de ville de Saint-Quentin... Hôtel d'Anjou à Angers... Château d'Azay-le-Rideau... Château de Fontainebleau..... Chambord..... Chenonceaux..... Château d'Ussé... Façade principale de la cour intérieure du Louvre... La sépulture du Christ dans l'abbaye de Solesmes... Fontaine des Innocents... (Duruy, *His-*

toire de France, tome I, pages 665 à 688.) — Quand vous aurez grandi, que votre goût se sera développé, que vous serez devenus des artistes peut-être, vous apprécierez la beauté de tous ces monuments. Pour le moment, remarquez seulement que tout cela est bien plus gai, a plus de jour et de lumière que ces lourds châteaux féodaux qu'habitaient autrefois les rois et les seigneurs et dans lesquels vous vous seriez bien ennuyés, j'en suis sûre. (*Item, item*, pages 217, 229, 231, 424, 436, 437, 440, 543, etc.) Voyez ces hautes murailles, ces grosses tours, ces fenêtres qui sont plutôt des lucarnes ! Mais c'étaient de véritables prisons ! Mieux vaut cent fois notre modeste école maternelle !

D'où nos rois et les seigneurs qui les accompagnaient ont-ils rapporté le goût des belles choses, des arts, par exemple ? — De l'Italie. — Mon Dieu ! oui ; et c'est là, on vous le dira plus tard, le seul fruit que nous ayons tiré des guerres faites dans ce pays. Mais, avec le goût des arts était revenu celui des lettres et des sciences ; des savants se mirent à lire dans les vieux livres et à en faire à leur tour. Bref, d'ignorant, de barbare qu'on était, on devint instruit et policé, non seulement en France, mais à peu près dans toute l'Europe. Le monde sembla changer, *renaître* en quelque sorte, et cette époque

fut appelée la *Renaissance*. Sous quel roi, croyez-vous, eut lieu ce grand changement? Eh bien, sous François I^{er}. Ce roi régna de 1515 à 1547. C'est donc à ce temps-là, au seizième siècle, que vous vous reporterez quand on parlera devant vous de la *Renaissance*.

François I^{er}..... je le vois surnommé, dans ma grande histoire, le *Père des lettres*. Cela veut dire sans doute qu'il protégea les arts, les sciences, les savants, les artistes; qu'il les faisait venir à sa cour, dans ses palais, dans ses châteaux; qu'il s'entretenait avec eux, assurait leur existence en leur donnant des pensions, de l'argent. Vous voyez qu'il les aimait puisque — mon image vous le dit du moins — apprenant que l'un d'eux, Léonard de Vinci, était mourant, il est accouru à son chevet pour l'embrasser et le consoler.

Le règne de François I^{er} a dû être bien beau, pensez-vous en vous-mêmes... Hélas! mes chers enfants, ce règne a eu sans doute ses beautés et ses grandeurs; mais il a eu aussi ses misères. Nos pères n'ont pas été bien heureux, allez, sous le règne de François I^{er}! D'abord, il y eut continuellement des guerres dont ils durent supporter les conséquences. Ensuite, il se préparait alors des événements qui les rendront bientôt plus malheureux encore. Un

moine allemand, nommé Luther, prêchait une nouvelle religion. En France, un nommé Calvin faisait la même chose. Des Français, les uns suivirent cette religion nouvelle et devinrent *protestants*; les autres conservèrent la religion de leurs pères et demeurèrent catholiques. Attendez-vous donc à voir la pauvre France se partager comme en deux camps, et ses enfants s'entre-faire bientôt des guerres qu'on appellera des *guerres de religion* ou des *guerres civiles*, dont j'aurai bientôt l'occasion de vous entretenir.

Qu'est-ce que représente la plus grande des images que je vous ai montrées... celle-ci? — La mort de Léonard de Vinci. — Oui; et Léonard de Vinci était un artiste italien, un peintre, un architecte, un musicien, avons-nous dit en commençant. François I^{er} l'avait fait venir auprès de lui, l'avait protégé, et voilà qu'il vient le visiter à son lit de mort. Qu'est-ce que cela vous indique? — Que François I^{er} protégea les arts. — Oui, il protégea les arts, les lettres et les sciences, et, par conséquent, ceux qui s'occupaient de ces choses, comme les savants et les artistes. Y a-t-il des savants ici? Êtes-vous savants ou savantes?... Non, n'est-ce pas? Vous n'avez même pas la prétention de le devenir. Qu'un jour, en sortant de l'école, vous ayez toutes les petites connais-

sances qui vous seront nécessaires pour faire vos petites affaires, et nous serons plus que contents. Y a-t-il ici des artistes : des peintres, des sculpteurs, des musiciens, etc. ? Pas davantage. Il y a des petits enfants qui s'exercent à dessiner, qui se forment le goût, afin de pouvoir distinguer un jour ce qui est beau d'avec ce qui est laid, ce qui est presque la même chose que de distinguer ce qui est bien de ce qui est mal. Après cela, peut-être sortira-t-il d'ici quelques savants ou quelques artistes. Soit; on tâchera de les deviner, de les aimer et de les encourager.

Ainsi donc, François I^{er} aima et encouragea les lettres, les sciences et les arts, et tout cela est rappelé par son surnom de *Père des lettres*. En son temps, le monde sembla renaître et l'on pense à son règne, à son siècle, quand on passe devant quelque monument qui rappelle la Renaissance.

DIXIÈME TABLEAU

GUERRES CIVILES RELIGIEUSES. — ENTRÉE

DE HENRI IV A PARIS (1594)

Qui se rappellerait parmi vous, mes enfants, ce que nous avons dit dans notre dernière leçon d'histoire de France?... Seulement quel roi nous y avons nommé? Vous, Marie-Thérèse?... — Dans notre dernière leçon, vous nous avez parlé de François I^{er}; sur l'image, François I^{er} venait voir un grand peintre, Léonard de Vinci qui se mourait. — Très bien; c'est en effet de François I^{er} que nous avons parlé. Nous avons dit que, de son temps, les lettres, les arts, les sciences ont comme ressuscité; que nos villes et nos campagnes s'étaient couvertes de monuments et de châteaux ornés de beaux tableaux par les peintres et de belles statues par les sculpteurs. Mais nous avons dit aussi que la France n'était guère plus heureuse pour cela, et je vous ai fait prévoir que de tristes

guerres allaient bientôt éclater et la rendre plus malheureuse encore. Des guerres, il y en avait presque toujours eu jusque-là. Sans remonter plus haut, Charles VIII et Louis XII en avaient fait en Italie ; François I^{er} avait eu presque pendant tout son règne à lutter contre les Allemands et les Espagnols de l'empereur Charles-Quint ; mais au moins alors, les Français se battaient contre des étrangers. Dans les guerres dont je vais vous entretenir aujourd'hui, on vit des Français combattre contre des Français et s'entre-tuer les uns les autres ; quelle horreur !...

Ces guerres, mes enfants, s'appellent les guerres civiles, les guerres de religion. Des guerres civiles... des guerres de religion... Qu'est-ce que cela ? allez-vous me demander... je vais tâcher de vous le faire comprendre.

On appelle guerres de religion, des guerres dont la religion est, sinon toujours la cause, du moins le prétexte : les uns veulent garder la religion de leurs pères ; d'autres veulent prier et adorer Dieu d'une autre façon, changer l'ancienne religion ou en établir une nouvelle, et voilà que s'allume une guerre de religion. On se tue, on se massacre impitoyablement ; on ne se connaît plus pour *concitoyens*, pour habitants d'une même ville ou d'un même pays, pour citoyens d'une même patrie, et la guerre de re-

ligion est devenue une guerre *civile*, c'est-à-dire?... — Une guerre entre les habitants d'une même ville ou d'un même pays, entre les citoyens d'une même patrie. — Par exemple, si la guerre éclatait entre les habitants de notre quartier et ceux du quartier voisin, ce serait?... — Une guerre civile. — Sans doute, et si la cause ou le prétexte était la religion? — Ce serait une guerre de religion. — C'est bien cela, mes petits amis; Dieu nous préserve des guerres civiles et des guerres de religion! car je ne sais pourquoi elles sont plus terribles que les autres; elles sont surtout plus coupables, puisqu'elles poussent des frères à égorger leurs frères, comme, aux premiers jours du monde, Caïn égorga Abel. Eh bien! c'est par des guerres de ce genre qu'ont eu à passer nos pères.

Comme je vous l'ai déjà dit dans notre dernière leçon, au temps de François I^{er}, un moine allemand, Martin Luther, prêcha une nouvelle religion, la religion protestante, dans son pays. Un nommé Calvin en fit autant en France, et voilà une partie de l'Europe qui se fait protestante, pendant que l'autre reste catholique, et voilà que notre France se divise : les uns sont *protestants* et les autres restent *catholiques* comme leurs pères. A M. le curé de vous dire quelle différence il y a entre les deux religions.

Pour moi, il me suffit de vous montrer les Français partagés en protestants et en catholiques, en catholiques qui défendent l'ancienne religion et en protestants qui veulent établir la nouvelle. Les uns et les autres en appellent à la force, forment des armées, et alors commencent chez nous les guerres de religion, les guerres civiles.

On vous racontera plus tard, mes enfants, ces tristes guerres, les combats, les pillages, les massacres auxquels elles donnèrent lieu. Moi, après vous avoir dit comment elles ont commencé, j'ai hâte de vous dire comment elles ont fini.

Pour cela, il faut que je vous parle encore d'un roi. Mais celui-là est tellement connu, que son nom a peut-être été prononcé devant vous : il s'appelait Henri IV. Il était bon pour tout le monde ; il l'était surtout pour le peuple qui travaille et qui souffre ; il voulait, disait-il, que le plus petit paysan pût mettre au moins, le dimanche, une poule dans son pot-au-feu. Si nous en avions le temps, je vous raconterais son enfance passée au milieu des montagnes, à courir les bois, à grimper sur les arbres, en compagnie des petits paysans qu'on lui avait donnés pour compagnons. Je vous dirais comment il a été élevé durement par son grand-père Henri d'Albret, etc. Mais je dois vous le montrer tout de suite combat-

tant vaillamment au milieu des protestants dont il n'avait pas tardé à devenir le chef. Oui, au milieu des protestants, car sa mère, Jeanne d'Albret, était protestante et, naturellement, elle l'avait élevé dans sa religion. Mais voyez dans quel embarras cela va le mettre ! Par des circonstances qu'il serait trop long de vous expliquer, il se trouve que lui, qui n'était d'abord que petit roi de Navarre (la Navarre était un assez chétif royaume situé là-bas au pied des Pyrénées, dans le sud-est de la France), il se trouve, dis-je, qu'il est le seul héritier du dernier roi de France, Henri III. De quelle religion est-il ? — Il est protestant. — Or, s'il y a beaucoup de protestants en France, il y a encore plus de catholiques, et ceux-ci ne veulent pas d'un roi protestant, d'un roi *huguenot*, comme ils disent.

Pendant que, à la mort de Henri III, il est proclamé roi par une partie de l'armée, le plus grand nombre des villes lui ferment brutalement leurs portes. Paris surtout, — si petits que vous soyez, vous savez que Paris est la capitale de la France, — Paris surtout prend hautement parti contre lui. Dans cette situation que va faire Henri IV ? Eh bien, avec la petite armée qui lui est restée fidèle, il va chercher à conquérir son royaume, et ce royaume c'est?... — La France. — Il remporte des victoires

sur les chets qu'on lui oppose; il prend quelques villes; il assiège même Paris, mais tout cela lui réussit peu. Que pourrait-il bien faire pour que les catholiques consentent enfin à le reconnaître pour roi? Vous le devinez, Maurice? — Madame, il n'a qu'à se faire catholique. — Très bien; aussi il y songe, mais il lui en coûte de quitter la religion dans laquelle il a été élevé, et qu'il a sucée avec le lait. C'est toujours une grosse affaire, mes enfants, de changer de religion! Moi, j'aime qu'on reste fidèle à celle de ses pères.

Il s'y décide enfin. Le 25 juillet 1589, vous auriez vu la ville de Saint-Denis — Saint-Denis est situé tout près de Paris — en grande fête: tout s'y préparait pour l'abjuration de Henri IV. Abjurer une religion, cela veut dire renoncer à une religion pour en embrasser une autre. Henri IV allait abjurer le protestantisme pour se faire catholique, et c'est pour cela que le peuple de Saint-Denis, et même les Parisiens accourus en toute hâte, se réjouissaient si fort. Henri IV devenu catholique, rien ne s'opposait plus à ce qu'il montât sur le trône de France; c'était la fin des guerres de religion; c'était le calme après la tempête, c'était la paix, c'était le bonheur; l'on pouvait bien se réjouir à cette espérance.

Pourtant, quoiqu'il se fût fait catholique, ce n'est

pas sans peine qu'Henri IV recouvra son royaume. Il lui fallut acheter, et bien cher, les chefs de la ligue qui s'était formée contre lui. Paris lui-même ne consentit pas si facilement à lui ouvrir ses portes; il y avait là des étrangers, des Espagnols, qui ne voulaient pas s'en aller, et renoncer à l'espoir de faire passer la couronne de France sur la tête d'une de leurs princesses. Mais, enfin, le peuple se prononça, et, le 21 mars 1594, Henri IV et l'armée royale purent rentrer dans la capitale.

Mais est-ce que je n'ai pas quelque image à vous montrer en récompense de l'attention que vous avez mise à m'écouter? Si vraiment, et la voici.

Comme toujours, lisons ce qu'il y a au bas : « Guerres civiles et religieuses. — Entrée de Henri IV à Paris (mars 1594). » Henri IV, ce doit être cet homme à cheval, revêtu de l'armure de fer que l'on portait encore dans ce temps-là dans les batailles : chevelure et barbe plus que grises; front haut et découvert; figure franche et bienveillante; derrière lui, un étendard sur lequel on voit des H et des fleurs de lis... Oui, c'est bien Henri IV, à peu près tel que les gamins de Paris le voient sur le Pont-Neuf. Derrière lui ou à ses côtés, ses compagnons d'armes; cet autre guerrier, aussi à cheval et le chapeau à la main, m'a l'air d'être Brissac, le gouverneur même

de Paris. Ces trois hommes que le peintre a mis au bas, se tenant les uns les autres, signifient sans doute l'union qui vient de s'opérer entre tous. Mais qui pensez-vous que soient ces autres personnages qui semblent sortir de la ville avec leurs longues robes surmontées d'une sorte de collerette gaufrée, d'une fraise, comme on disait dans ce temps-là? L'un présente dans un plateau d'or les clefs de la ville, et l'autre, profondément incliné, semble prier le roi de vouloir bien les recevoir. C'est L'Huilier, prévôt des marchands, accompagné des échevins, comme qui dirait les conseillers municipaux de ce temps-là. Ces grands murs, c'est une porte de la ville, peut-être la porte Saint-Denis ou la porte Neuve.

Vous vous rappellerez mieux probablement cet image que mon récit. Quand vous la reverrez, à quoi penserez-vous? — A l'entrée de Henri IV à Paris. — Mais Henri IV n'avait donc pas pu entrer à Paris librement, dès qu'il avait été roi? — Non, madame : Paris et la plupart des villes lui avaient fermé leurs portes. — Pourquoi donc? — Parce qu'il était protestant et qu'on ne voulait point d'un roi protestant. — En effet, et cela vous fera souvenir de bien des choses : vous songerez aux guerres de religion, aux guerres civiles, qui ont désolé la France pendant la dernière moitié du seizième siècle. D'où venaient

donc ces guerres? — Au temps de François I^{er}, Luther et Calvin avaient prêché une nouvelle religion... Les Français s'étaient divisés en protestants et en catholiques. — Oui, et chaque parti avait trouvé des chefs, et l'on s'était mis à combattre les uns contre les autres, surtout quand on avait vu que le trône, la couronne, la royauté, allait échoir à un protestant. Ce protestant, c'était Henri IV. Qu'a fait Henri IV pour rassurer les catholiques? — Il s'est fait catholique aussi.— C'est cela, et alors il a pu, comme vous l'avez vu tout à l'heure, entrer à Paris. Tout le monde se soumit; les tristes guerres de religion cessèrent, et nos pères purent vivre au moins un peu plus heureux qu'ils ne l'avaient fait auparavant.

ONZIÈME TABLEAU

**RÈGNE DE LOUIS XIII (GUERRE DE TRENTE ANS). —
LE DUC D'ENGHEN (CONDÉ) A LA BATAILLE DE
ROCROI EN 1643.**

Cette fois, mes enfants, je vous montre mon image tout de suite. Paul, venez lire ce qu'il y a au bas, afin que je voie bien ce que j'ai à vous dire aujourd'hui en histoire de France. — « Règne de Louis XIII. — Guerre de Trente ans. — Le duc d'Enghien (Condé) à la bataille de Rocroi (1643). » — Oh! le petit curieux! le voilà qui examine déjà, les uns après les autres, tous les personnages de mon tableau!... heureusement qu'il n'a eu que le temps de voir le beau cheval qui est au milieu! Je ne sais pourquoi il y a presque toujours un cheval sur nos images... C'est qu'il s'agit souvent de combats dans nos leçons, et, dans les combats, les chefs, les généraux ou les rois sont ordinairement à cheval, et c'est encore ainsi qu'on nous représente le duc d'Enghien (Condé) à Rocroi.

Cela vous dit que je vous parlerai aujourd'hui encore d'une bataille, de la bataille de Rocroi. Mais auparavant, d'après le programme même que Paul vient de me trouver tout à fait au bas de l'image, je dois vous dire quelque chose... relisez Paul. — Règne de Louis XIII... Guerre de Trente ans. — Eh bien, commençons.

Que pouvait bien être Louis XIII? — Sans doute un roi de France. — Et justement le fils de cet Henri IV qui a fait le sujet de notre dernier entretien. Mes enfants, un roi ne suffisait pas toujours pour gouverner un grand État, un grand pays comme la France. Les rois — du temps qu'il y en avait — choisissaient le plus souvent, pour les seconder, un ou plusieurs ministres. Henri IV avait pour ministre Sully qui était en même temps son grand ami. Son fils, Louis XIII, eut aussi un ministre, oh! mais, un ministre qui, pour être évêque, n'en était pas plus commode. Voyez-moi cette figure (Duruys, page 129) passablement rébarbative. Si Dieu l'avait fait instituteur, il aurait mené ses écoliers à la baguette.

Sous ce front large et sévère, mes enfants, se sont agitées de grandes pensées dont je puis bien vous dire quelques-unes. A la mort de Henri IV, son fils Louis XIII, comme autrefois saint Louis, n'était encore qu'un enfant, et, comme autrefois aussi, les

grands seigneurs, les gouverneurs de provinces, crurent qu'ils étaient les maîtres, qu'ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient. De leur côté, les protestants, trouvant qu'ils n'avaient pas assez obtenu de Henri IV, pensèrent qu'ils pouvaient se révolter. De là des guerres intérieures de toute sorte qui rappelaient les guerres de religion et les guerres civiles que la conversion d'Henri IV avait apaisées. Et puis, il y avait encore en Europe une famille de rois et d'empereurs qui était si puissante qu'elle pouvait d'un moment à l'autre envahir la France, comme elle l'avait fait déjà du temps de François I^{er}. C'était ce qu'on appelait la maison d'Autriche. Cette maison ou famille possédait l'Espagne, une partie de l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne et jusqu'aux Pays-Bas, ces pays qui bornent la France au nord. Vous voyez qu'elle nous entourait de tous les côtés et pouvait bien nous inspirer des craintes sérieuses. Henri IV avait songé à la combattre pour l'abaisser et la rendre moins puissante, mais il était mort juste au moment où il allait essayer de le faire. Mes enfants, voilà quel était l'état des choses quand Richelieu devint ministre de Louis XIII. Avec le caractère que vous lui connaissez, peut-être devinez-vous quels vont être ces grandes pensées, ces grands projets que je vous faisais entrevoir tout à l'heure. Voyons,

Maurice, les seigneurs se révoltent continuellement, que va faire Richelieu? — Mais les combattre. — Oui, et les vaincre, et leur montrer que la loi est faite pour eux comme pour tout le monde. Mon Dieu! je ferais à peu près la même chose pour mes moniteurs, s'ils n'étaient pas sages. Je n'aurais pas besoin de les combattre; je les mettrais bel et bien en pénitence pour leur montrer qu'ils sont soumis au règlement comme tout le monde.

Les protestants, avons-nous dit, se révoltent de leur côté; comment va se conduire Richelieu à leur égard? — Mais, comme à l'égard des seigneurs, sans doute. — C'est, en effet, ce que fit Richelieu; il combat les grands et les protestants et bientôt l'ordre et la paix règnent, sont rétablis au moins à l'intérieur de la France.

Mais la guerre avec la maison d'Autriche dure bien plus longtemps.... Trente ans! si nous en croyons ce qu'il y a au bas de notre image. Oui, et c'est pour cela que cette guerre s'appelle guerre de *Trente ans*. Mais ne croyez pas cependant, mes enfants, que pendant tout ce temps-là, la guerre dont nous parlons pesa sur la France, et surtout sur la France toute seule. La France y prit part sans doute; mais la guerre de Trente ans n'était pas une guerre française et dont la France fût précisément l'objet. C'est en

Allemagne qu'avait lieu cette guerre. En Allemagne aussi, l'établissement du protestantisme avait amené des guerres civiles ou de religion.

La maison d'Autriche avait pris parti pour les catholiques et, pour abaisser cette maison, Richelieu, tout catholique et tout évêque qu'il fût, avait pris parti pour les protestants. Il se contenta d'abord de les encourager et de leur donner de l'argent. Mais un beau jour, en 1635, il envoya des troupes et des généraux à leur secours. Aussi la guerre se rapprocha de nous, et nos pauvres frontières du nord et de l'est furent envahies. Tenez, les ennemis s'avancèrent, par le nord, jusqu'à Corbie ; c'était bien près de Paris ! Par l'est, ils pénétrèrent jusqu'en Bourgogne. Mais la France fait un grand effort, et les ennemis sont rejetés hors des frontières et Richelieu meurt avec la consolation de voir nos armées victorieuses. Vous voyez qu'il avait presque accompli ses trois grands projets qui étaient de réduire les grands, de soumettre les protestants et d'abaisser la maison d'Autriche.

Retiendrez-vous quelque chose de Richelieu?... Qu'était-ce que Richelieu? — Le ministre de Louis XIII. — Comment vous le figurez-vous? — C'était un homme sévère!... méchant!... — Oh! sévère et ferme oui, mais méchant... l'histoire ne le présente

pas absolument comme tel. Lorsque Richelieu fut devenu ministre, quels grands projets forma-t-il? — Il forma trois grands projets : ceux de soumettre les grands, de réduire les protestants et d'abaisser la maison d'Autriche. — Et qu'a-t-il fait pour accomplir ce dernier projet?... Eh bien, il a mêlé la France à une grande guerre qui se faisait alors en Allemagne et qui a duré?... — Trente ans, madame. — Une guerre de trente ans!... pauvre Allemagne!... Ah! elle aussi elle a eu ses guerres de religion, et elles ont été là encore plus terribles que chez nous. Et pour qui Richelieu avait-il pris parti, pour les protestants ou pour les catholiques? — Pour les protestants. — Oui, pour les protestants, pour faire pièce à la maison d'Autriche qui était à la tête des catholiques et qu'il fallait abaisser le plus possible.... pourquoi donc? — Parce qu'elle était trop puissante et qu'elle inspirait des craintes à la France.

Richelieu, mes enfants, eut en mourant la joie de laisser nos armées victorieuses, mais non de voir la fin de la guerre de Trente ans. Louis XIII ne fut pas plus heureux, car il mourut peu de temps après son ministre. Il ne laissait pour lui succéder qu'un petit enfant de cinq ans. Cet enfant devait être un grand roi, devait être *Louis XIV*, un roi dont on vous parlera longuement à l'école. Mais, pour le moment, la France

restait aux mains d'une femme, d'Anne d'Autriche, mère du jeune roi.... Et la guerre se continuait furieuse avec les Impériaux et les Espagnols. Une grande bataille allait se livrer là-haut, dans les Ardennes, sur le plateau de Rocroi. C'est là, mes enfants, où nous allons nous transporter, notre image sous les yeux. Je me le rappelle ce plateau de Rocroi. Partie des bords de la Meuse, je montai tout doucement à travers la forêt des Ardennes et débouchai dans une vaste plaine couverte de prairies et au milieu de laquelle s'élève la petite ville de Rocroi. Je revis par la pensée ces champs paisibles foulés par deux grandes armées prêtes à en venir aux mains. D'un côté l'armée allemande et espagnole, sous la conduite d'un vieux général appelé le comte des Fontaines ; de l'autre, l'armée française ayant à sa tête un tout jeune prince..., un général de vingt et un ans. Il s'appelle le duc d'Enghien, en attendant qu'il devienne Condé, le grand Condé. Mais, s'il est jeune, il est aussi habile et brave, et il le prouve bientôt. Il entraîne ses soldats, culbute les Espagnols..., il est victorieux. C'est ce moment qu'a saisi un grand peintre pour faire le tableau de la bataille de Rocroi, tableau sur lequel a été copiée notre image. Ce jeune guerrier à cheval, c'est le duc d'Enghien. Autour de lui, des ennemis blessés qui remettent leurs armes et qui

demandent grâce. Le jeune duc d'Enghien, touché de compassion, fait signe à ses soldats de cesser le combat et de ne plus tuer personne. Passez-vous mon image de mains en mains, afin que tout le monde voie bien, et que jusqu'aux plus petits gardent le souvenir de la bataille de Rocroi.

Où est Rocroi? — Sur un plateau, dans les Ardennes. — Mais oui, et voyez la petite ville de Rocroi, située là-haut, sur notre frontière, dans le département des Ardennes.... à l'extrémité de la Champagne..., presque en Belgique. Qui commandait notre armée à Rocroi? — Le duc d'Enghien. — Oui, le duc d'Enghien qui sera un jour le grand Condé; quel âge avait-il alors? — Il était encore tout jeune, il n'avait que vingt et un ans. — Presque l'âge d'un conscrit d'aujourd'hui.... Mais, dites-moi, comment s'appelait la guerre qui se faisait alors? — La guerre de Trente ans. — Et que se passait-il à Paris pendant ce temps-là?... Mes enfants, Louis XIII venait de mourir cinq ou six mois après son ministre Richelieu, et le duc d'Enghien avait eu soin de cacher cette nouvelle à son armée pour ne pas la décourager. Le roi de France n'était donc plus Louis XIII; c'était son fils, un petit enfant de cinq ans, qui s'appelait Louis comme lui, et qui devait être.... — Louis XIV.

DOUZIÈME TABLEAU

GUERRES DE LOUIS XIV. — MORT DE TURENNE A SALZBACH (1675)

Encore une image qui n'est pas gaie, mes enfants : un guerrier qui meurt frappé par un boulet de canon... des gens qui pleurent autour de lui... une armée désolée... Au bas de l'image : « Mort de Turenne. » Oh ! ne cherchez pas à voir ! nous regarderons cela plus tard, quand vous m'aurez bien écoutée.

A la fin de notre dernière leçon, qui était roi de France ? — Louis XIV. — Oh ! un roi bien jeune, car il n'avait que cinq ans, juste l'âge de Jérôme !... Pauvre Jérôme ! si on le faisait roi, il serait bien embarrassé, ou plutôt il songerait bien plus à ses tartines ou à ses billes qu'aux affaires de l'État !... C'est assez vous dire, mes enfants, que, pendant quelque temps, si Louis XIV eut le titre de roi, s'il régna, il ne gouverna pas. Ce furent sa mère Anne d'Autriche et Mazarin — un ministre presque aussi

habile que Richelieu — qui gouvernèrent à sa place. Il se passa bien des choses et des choses qui vous intéresseraient certainement, pendant l'enfance et la jeunesse de Louis XIV ; mais on vous les racontera à l'école. Mon image ne mentionne que les guerres de Louis XIV et la mort de Turenne, et c'est tout ce dont je vais vous parler aujourd'hui.

Louis XIV, mes enfants, aima la guerre et beaucoup trop, comme il s'en accusa lui-même à ses derniers moments. Il fit quatre grandes guerres qui rapportèrent ce qu'on appelle de la gloire, mais qui coûtèrent la vie à bien des soldats, qui ruinèrent la France et l'empêchèrent d'être aussi heureuse qu'elle aurait pu l'être sous un roi que, d'ailleurs, la nature avait doué de grandes qualités.

Au lieu de vous faire le détail de ces guerres, ce que ne comporte point votre âge, j'aime mieux vous entretenir des généraux qui les firent : de Condé, de Turenne, de Luxembourg, mais de Turenne surtout. Je crois bien que de tous les guerriers de ce temps, ce sera celui que vous préférerez.

Condé, vous le connaissez déjà, c'est ce jeune duc d'Enghien que vous avez vu, dans notre dernière leçon, remporter, à vingt et un ans, la victoire de Rocroi. Il en a remporté bien d'autres depuis ! Mais, il ne s'est pas toujours montré bon Français... et,

pendant plusieurs années, il a commis une faute que nous ne lui pardonnerions pas aujourd'hui ; songez donc ! celle de s'unir à l'étranger, aux ennemis de la France ! Tenez, j'aime mieux vous parler de Turenne et de Luxembourg. Ceux-là au moins n'ont jamais porté les armes contre leur pays.

Un jour que je me promenais autour de Sedan — j'étais bien triste alors ! quand vous serez plus grands vous saurez pourquoi, — je m'arrêtai devant l'affût d'un canon. Je m'imaginai qu'un petit garçon de dix ans était couché sur cet affût et dormait le meilleur somme de sa vie. Je crus voir des parents éplorés, cherchant partout et appelant des plus doux noms cet enfant qui, la veille, s'était échappé de la maison paternelle et était venu bravement monter sa garde sur le rempart, pour montrer qu'il pourrait supporter les fatigues de la guerre et faire un bon soldat. Mes enfants, c'était l'histoire de Turenne que je me rappelais. Il voulait absolument être militaire. Ses parents ne lui croyaient pas assez de force pour ce rude métier, et il avait voulu leur prouver le contraire. Seulement, le sommeil avait vaincu le futur guerrier, et il s'était endormi profondément en faisant sa faction. Dès lors, on le laissa suivre son goût et, dès 1634, il était à la tête d'un régiment, capitaine ou colonel, dirions-nous aujourd'hui. Dans la

suite, il devint un grand général. Ah ! ses soldats l'aimaient bien ! il était si bon pour eux !... Il ménageait leur vie ; il leur distribuait volontiers son argent, et, quand il n'en avait plus, il en empruntait pour eux. Et puis, c'était un honnête homme ! Ce n'est pas lui qui aurait pris la moindre somme qui ne lui appartenait pas. Un jour, quelqu'un lui fit remarquer qu'il pouvait s'emparer de quatre cent mille francs sans que le roi ni personne eût le moyen de s'en apercevoir. « Je vous suis fort obligé, répondit Turenne, mais comme j'ai souvent trouvé de ces occasions sans en profiter, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge. » Auriez-vous fait comme lui?... Ah ! sans doute, tous mes bébés sont probes et honnêtes ; ils savent bien qu'ils offenseraient Dieu et couvriraient de honte leurs chers parents s'ils prenaient ou gardaient quelque chose qui ne leur appartenait pas.

Eh bien, qu'est-ce que je vous ai dit de Turenne ? — Il voulait être soldat et ses parents ne voulaient pas. — Pourquoi donc ? — Ils trouvaient qu'il n'était pas assez fort pour cela. — Et que fit-il pour leur prouver le contraire ?... Eh bien, il sortit un soir de la maison paternelle sans que personne s'en aperçût, et s'en alla se mettre en faction, monter la garde auprès d'un canon. Que lui arriva-t-il là ? — Il s'en-

dormit. — Oui, il s'endormit sur l'affût du canon bien que ce fût un lit un peu dur. Plus tard, quand il fut devenu général, était-il aimé de ses soldats?... Pourquoi?... Était-il honnête, Turenne?... Redites-moi, comme vous pourrez, ce qu'il répondit quand quelqu'un lui proposa de prendre une grosse somme d'argent qui ne lui appartenait pas...

Maintenant, quelques mots sur Luxembourg qui fut comme l'élève et le successeur de Condé et de Turenne. Que vous dirai-je de celui-là? Qu'il était bossu!... Mon Dieu! oui, il était contrefait. « Comment! s'écriait le prince d'Orange, notre grand ennemi d'alors, ne battraï-je donc jamais ce bossu-là? » — « Et comment sait-il que je suis bossu? répondit Luxembourg à ceux qui lui rapportaient ces paroles de dépit... il ne m'a jamais vu par derrière!... » Qu'est-ce que voulait dire par là Luxembourg? — Il voulait sans doute dire qu'il n'avait jamais tourné le dos à l'ennemi, qu'il n'avait jamais fui sur un champ de bataille et qu'ainsi le prince d'Orange n'avait pas eu l'occasion de remarquer qu'il avait une bosse par derrière. C'est qu'en effet, au lieu de fuir devant l'ennemi, Luxembourg gagna sur lui de belles victoires comme celles de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde, qu'on vous racontera à l'école.

Condé, Turenne, Luxembourg, voilà trois célèbres

généraux qui aidèrent Louis XIV dans ses guerres. Oh ! il y en eut bien d'autres ; mais c'est assez, pour le moment, de vous nommer ceux-là, d'autant plus que j'ai encore à vous parler de Turenne.

Les grands guerriers regardent comme un bonheur de mourir sur le champ de bataille, après avoir bien employé leur vie pour le service de leur pays. Mes enfants, ce bonheur arriva à Turenne. Le 27 juillet 1675, il se préparait à livrer une bataille. Il examinait les positions de l'ennemi, un peu comme vous, quand vous jouez à cache-cache, vous cherchez où sont vos camarades afin de pouvoir les surprendre et de n'être pas surpris par eux. « Mon neveu, demeurez là, dit-il au petit d'Elbeuf ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître », et il s'avance presque seul sur une hauteur. Mais voilà qu'un boulet arrive, emporte un bras au lieutenant-général Saint-Hilaire et frappe Turenne en plein corps ; le guerrier vient tomber mort au milieu des siens !... Le fils de Saint-Hilaire pleurait en soignant son père : « Ce n'est pas moi, mon fils, lui dit courageusement Saint-Hilaire, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer. » Et, en effet, la France venait de perdre le général qu'elle aimait le plus. « Nous étions comme des enfants qui ont perdu leur père, » écrivait alors un officier.

Je vous ai nommé plusieurs fois, il me semble, une ville nommée Saint-Denis, située à deux ou trois lieues de Paris. Il y a là, mes enfants, une grande et belle église dont on aperçoit au loin, dans la plaine, les tours et les clochetons. Au-dessous de cette église, il y a de grands caveaux, où, quand vous la visiterez, on vous montrera de magnifiques tombeaux. C'étaient les rois de France que l'on enterrait là. Eh bien, Louis XIV voulut que Turenne vînt reposer dans cette sépulture royale : il fit transporter et ensevelir son corps dans les caveaux de l'église de Saint-Denis.

Mais voyez vous-mêmes ce que je vous ai raconté de la mort de Turenne. Quel peut être ce guerrier qui est ainsi étendu par terre, les vêtements tachés de sang? — C'est sans doute Turenne. — Hélas! oui; un boulet tiré peut-être au hasard l'a atteint en pleine poitrine. Cet autre guerrier dont on a enveloppé le bras sanglant, c'est le lieutenant-général Saint-Hilaire; il parle à son fils tout en larmes de le voir ainsi blessé; que lui dit-il donc? — « Ce n'est pas moi, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer. » — Puis les soldats qui accourent et qui pleurent... des drapeaux qui s'agitent... la fumée des canons qui sembel planer sur cette scène de désolation.... Allons, cette image nous représente? — La mort de Turenne.

— Oui, et vous vous rappellerez, si vous pouvez, que cet événement arriva devant la ville de Salzbach, le 27 juillet 1675. Mais ce que vous n'oublierez pas, j'en suis sûre, c'est que Turenne fut un grand général, cher aux soldats et à la France. Dans quel temps vivait-il? — Du temps de Louis XIV. — C'est cela : à peu près dans le même temps que Condé et Luxembourg. Qu'étaient-ce que Condé et Luxembourg? — Aussi des généraux de Louis XIV. — Ah! il en a bien usé, Louis XIV, des généraux pour soutenir les grandes guerres de son règne. Car vous retiendrez aussi que Louis XIV, s'il fut un bien grand roi, s'il fit de grandes et belles choses, aima trop la guerre et, qu'à cause de cela, la France n'a pas été aussi heureuse qu'on pourrait le croire sous son règne.

TREIZIÈME TABLEAU

RÈGNE DE LOUIS XV. — LOUIS XV A LA BATAILLE DE FONTENOY (1745)

Mes enfants, laissez-moi fouiller dans mon carton, afin de voir si j'ai une image pour ma leçon d'histoire de France d'aujourd'hui... Oui, en voici une, et c'est fort heureux, car j'ai à vous entretenir d'un règne qui ne peut pas beaucoup intéresser des petits enfants comme vous. Je trouve peu, dans le règne de Louis XV, de quoi piquer votre curiosité et soutenir votre attention. Par bonheur, mon image me viendra bientôt en aide : des guerriers, un roi à cheval, de riches couleurs, des habits bariolés, des tambours, des drapeaux, une bataille, cela vous plaît toujours.

Encore une bataille!... dites-vous en vous-mêmes. Mais les Français se battaient donc toujours, autrefois?... — Mon Dieu! c'est un peu vrai : nos pères ont été passablement batailleurs. Dernièrement,

nous comptons quatre grandes guerres sous le règne de Louis XIV; nous pourrions en compter à peu près autant sous celui de son arrière-petit-fils, Louis XV.

Hélas! c'est une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre.

Cela se réalise bien souvent ici : il me faut plus d'une fois apaiser de grands combats entre Michel et Jérôme, ces deux petits mauvais voisins qui se bousculent en ce moment même...

Autour d'elle et même par delà ce bras de mer que vous voyez appelé le Pas-de-Calais, la France a des voisins : l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne... l'Autriche qui, pour être bien loin, n'en a pas moins été plus d'une fois à craindre pour nous. Tantôt nous avons fait la guerre à ces États, tantôt ce sont eux qui nous l'ont faite, et voilà comment nos pères ont eu tant de batailles à livrer, et comment j'en aurai encore une aujourd'hui à vous raconter : la bataille de Fontenoy; c'est du moins celle dont il est question sur mon image. Mais, auparavant, disons quelque chose de Louis XV, sous le règne duquel eut lieu cette grande bataille.

Mes enfants, quoique Louis XIV eût vécu soixante-dix-sept ans et qu'il en eût régné soixante-douze, il en laissa, pour lui succéder, qu'un arrière-petit-fils.

Pendant les dernières années de son règne, à bien d'autres malheurs s'étaient jointes la mort de son grand fils et celle de ses petits-fils. Aussi, Louis XV était bien jeune quand il monta sur le trône : il n'avait que cinq ans ! Lui non plus ne gouverna pas d'abord par lui-même ; et, d'ailleurs, on peut bien dire qu'il ne le fit jamais. Pendant sa *minorité* — un mot qu'on vous expliquera plus tard — son cousin, le duc d'Orléans, gouverna le royaume, et, après lui, ce fut le tour de différents ministres. Je puis bien au moins vous nommer un de ces ministres, Fleury, ou, comme l'on dit, le cardinal Fleury. Mais j'aurais déjà dû employer cette expression de cardinal, vous dire le cardinal Richelieu, le cardinal Mazarin... Qu'est-ce que cela peut bien être, un cardinal?... Eh bien ! c'est un haut dignitaire de l'Église ; c'est plus qu'un curé, plus qu'un évêque. Un curé est habillé en noir, un évêque en violet ; un cardinal est habillé tout en rouge, ma foi à peu près comme les enfants de chœur de notre paroisse, avec un superbe chapeau rouge en plus.

Donc le cardinal Fleury, après avoir été le précepteur de Louis XV — un précepteur, c'est à peu près un instituteur : seulement, un instituteur qui n'a qu'un ou deux élèves ; tandis que M. Guillaume, l'instituteur de notre commune, en a au moins cin-

quante ou soixante — le cardinal de Fleury devint ministre. Il était bien vieux, il avait alors soixante-treize ans ! Quand vous serez à cet âge, mes chers petits — si jamais vous y parvenez — vous verrez qu'on aime le repos pour soi et autour de soi. Aussi, croyez-vous que Fleury aimât la guerre?... Oh ! non, bien sûr ! Il désirait finir en paix sa carrière et laisser la France se relever peu à peu des malheurs qui avaient terminé le règne de Louis XIV. Mais voyez ce que c'est que les circonstances, comme elles vous mènent souvent où l'on ne veut point aller ; ce vieillard fut obligé d'entreprendre deux guerres : l'une, appelée la *guerre de la succession de Pologne* ; l'autre, appelée la *guerre de la succession d'Autriche*. C'est au beau milieu de celle-ci qu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'est aussi à cette guerre que se rattache la bataille de Fontenoy.

Mais, contre qui combattions-nous alors ? Ma foi ! un peu contre tout le monde... particulièrement contre les Anglais qui étaient entrés dans une grosse querelle que nous avions eue tout d'abord contre une femme, contre une reine appelée Marie-Thérèse. Cette reine, héritière de l'Autriche et de la Hongrie, avait entrepris de faire passer tout cela, avec la couronne d'Allemagne, sur la tête de son époux, François de Lorraine. Je ne sais trop pour-

quoi, la France s'y était opposée. De là la guerre dite de la succession d'Autriche. Alors étaient venus, comme toujours, des succès et des revers, des victoires et des défaites. Puis, les Anglais avaient pris parti contre nous, et, au moment où nous en sommes, Louis XV est en personne à la tête de l'armée française, là-haut dans les Pays-Bas, près d'un village appelé Fontenoy. Louis XV a pour général l'un des plus grands guerriers d'alors, le maréchal de Saxe, un étranger qui s'est mis au service de la France. Ce brave général est malade; mais cela ne lui ôte rien de son énergie; vous l'auriez vu, traîné dans une petite carriole d'osier, se porter partout pour ranger l'armée en bataille, car l'ennemi était proche. Voilà ici, à droite, un village, le village d'Anthouin; ici, au milieu, au centre, un autre village, celui de Fontenoy; à gauche, un bois, le bois de Barry que je représente, par conséquent, par des arbres. Le maréchal de Saxe remplit tout cela de canons et de soldats. Le combat commence; les canons grondent et vomissent la mitraille... Mais voici une colonne, une partie de l'armée anglaise qui s'avance quand même au milieu de nos lignes. Michel, quand il sera un grand général, comprendra cela mieux que moi; mais je crois que si cette colonne vient à bout de passer ici, entre Fontenoy et

le bois de Barry, nous sommes perdus. Elle n'est plus qu'à cinquante pas... Les officiers anglais saluent en ôtant leurs chapeaux; les officiers français rendent ce salut. « Tirez les premiers, disent les Anglais. — Nous ne tirons jamais les premiers, répondent les Français vraiment trop polis; tirez vous-mêmes. » Les Anglais ne se le font pas répéter deux fois; ils tirent et nous tuent vingt-trois officiers et cent quatre-vingts soldats; puis ils s'avancent, s'avancent et vont être vainqueurs. Comprenez quel est le danger : le roi est là avec ses fils; s'ils allaient être pris!... Heureusement qu'il vient à la pensée de quelqu'un de braquer des canons sur cette terrible colonne. En même temps, le maréchal de Saxe la fait attaquer de tous les côtés à la fois; elle est ébranlée... elle fuit et nous sommes victorieux.

Que je vous montre maintenant mon image. La victoire vient d'être gagnée, car tout ce monde-là me paraît fort joyeux. En voilà deux qui s'embrassent de grand cœur; c'est sans doute un père et un fils heureux de se retrouver encore vivants après un si grand danger. Voici, à cheval, Louis XV et son fils; devant eux se tient le maréchal de Saxe; il dit au roi : « Sire, j'ai vécu; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. Vous voyez à quoi tiennent les batailles. »

Vous m'avez bien écoutée... Jérôme est capable de raconter ce soir à son père la bataille de Fontenoy sans en oublier aucun détail; de lui dire qu'elle a eu lieu sous Louis XV; qu'elle a été remportée sous les yeux du roi par le maréchal de Saxe... Plusieurs d'entre vous rêveront peut-être, cette nuit, de la fameuse colonne anglaise qui s'avavançait quand même au milieu des balles et des boulets... Pour la peine, je vais vous laisser contempler quelques instants mon image.

Mais la nuit est descendue sur le champ de bataille. Quels sont ces deux hommes qui errent solitairement au milieu des morts et des mourants?... C'est Louis XV et son fils. Louis XV est ému :

« Voyez, dit-il, mon fils, ce que coûtent la gloire et les batailles! »

Sachons-lui gré, mes enfants, de cette pitié qu'il témoigne pour les pauvres soldats qui achètent de leur vie les plus belles victoires, et n'admirons pas tant ces conquérants, ces rois insatiables de la gloire que donnent les armes, et qui sacrifient des milliers d'existences à leur ambition. On ne doit faire la guerre que quand elle est absolument nécessaire pour la défense et l'honneur du pays. Ce n'est que pour cette noble cause que je verrai un jour, sans trop de peine, mes chers bébés, devenus grands,

prendre pour tout de bon ces sabres et ces fusils qui font pourtant aujourd'hui leur bonheur.

Achevons maintenant, mes enfants, de parler de Louis XV autant qu'on peut en parler avec des petits enfants comme vous. Ce roi fut un instant bien aimé par nos pères. Un jour qu'il tomba gravement malade à Metz, en marchant au secours de l'Alsace menacée, vous eussiez vu le bon peuple de Paris se précipiter dans les églises pour demander à Dieu sa guérison. Hélas! Louis XV ne mérita pas longtemps cette affection. Dans la dernière partie de son règne, la France fut vaincue, humiliée, mal gouvernée, et quand il mourut, en 1774, elle commençait bien fort à se détacher des rois et de la royauté.

Allons! de quoi avons-nous parlé dans cette leçon? — De la bataille de Fontenoy. — Oui, c'est ce qui vous a le plus frappés : mes petits garçons surtout aiment les batailles. Est-ce toujours si beau que cela les batailles? — Oh! non, madame. — Pourquoi donc?... C'est pourtant bien doux de remporter une belle victoire? — Oui; mais il y a des morts et des blessés. — Hélas! et par milliers... les champs en sont couverts... c'est bien triste et Louis XV avait bien raison de montrer à son fils ce que coûte la gloire, et de le détourner ainsi d'aimer trop la guerre comme l'avait fait Louis XIV. Sous quel règne a

eu lieu la bataille de Fontenoy? — Sous Louis XV.
— Connaissez-vous un des ministres de Louis XV?
— Le cardinal de Fleury. — Louis XV, le cardinal
de Fleury, le maréchal de Saxe, la bataille de Fon-
tenoy, voilà tout ce que je vous donne à retenir de
notre entretien, et ce à quoi devra vous faire songer
mon image quand vous la reverrez.

QUATORZIÈME TABLEAU

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — PREMIÈRE SÉANCE DES ÉTATS GÉNÉRAUX

Mes enfants, point de bataille aujourd'hui sur mon image. Je n'y vois qu'une grande réunion, une grande assemblée d'hommes paraissant paisiblement écouter quelqu'un qui leur parle. Ils sont assis comme sur des gradins, les uns en bas, les autres en haut. Celui qui occupe le siège le plus élevé, m'a tout l'air d'être un roi sur son trône. Ce roi, mes enfants, c'est Louis XVI, et cette grande réunion, cette grande assemblée d'hommes assis autour de lui, ce sont les états généraux, les états généraux de 1789. C'est que, dans nos leçons d'histoire de France, nous en sommes arrivés à une époque bien célèbre de la Révolution.

Pauvres petiots, vous ne comprenez pas grand'chose, vous ne comprenez même rien du tout à ces mots : les *états généraux*, la *révolution*, et si je

vous montrais dès maintenant mon image, vous n'y verriez que des bonshommes habillés d'une manière drôlatique et qui n'est plus guère de notre temps. Il en sera autrement, je l'espère, à la fin de notre entretien. Écoutez-moi bien attentivement, si vous voulez que je vous montre ma belle image.

Je vous ai parlé de Louis XV, il me semble. Je vous ai dit qu'à la fin de son règne, la France était humiliée, mécontente, comme vous le seriez vous-mêmes, comme le seraient vos parents, si notre école maternelle était mal gouvernée, si l'on n'y était pas bien, si vous souffriez du froid, du chaud, de la faim, si, en outre, il n'y régnait un ordre parfait; si nous n'avions pas un règlement et un bon règlement, et encore si mes bébés ne m'étaient pas aussi chers les uns que les autres, si je donnais tous mes soins à ceux-ci en négligeant ceux-là, etc. S'il en était ainsi, vous sentez que nous serions mal à l'aise, vous aussi bien que moi; nous demanderions tous que l'on changeât ce mauvais régime, que l'on nous donnât un règlement meilleur, en un mot, que l'on fit dans notre salle d'asile tous les changements nécessaires pour que les choses marchent mieux et que nous soyons tous un peu plus heureux.

Tel était à peu près, mes enfants, l'état de la France il y a un peu plus d'une centaine d'années, sous

Louis XIV, sous Louis XV, sous Louis XVI : tout allait mal, au moins de l'avis de beaucoup. On trouvait qu'on était mal gouverné; que les lois étaient mauvaises; que les uns étaient trop forts et les autres trop faibles; que les charges étaient mal réparties; que, par exemple, les petits payaient tous l'impôt et que les grands n'en payaient point du tout ou n'en payaient pas assez; et encore que le roi, la reine, la cour.... Qu'est-ce à dire la cour? — Ceux qui vivaient auprès du roi. — Que le roi, la reine et la cour dépensaient trop dans un moment où la France avait besoin d'économiser autant que vous lorsque vous sentez le fond de votre petite bourse. On aspirait donc à faire de grands changements que tout le monde croyait nécessaires et qui l'étaient en effet.

Vous l'ai-je dit? c'était Louis XVI qui était roi alors. Louis XVI, mes enfants, était un bon roi. On pouvait lui reprocher de trouver plus de plaisir à tourner une clef dans l'atelier de serrurerie qu'il s'était fait, qu'à s'occuper des affaires du gouvernement : quand on est roi, il faut faire son métier de roi. Mais, il aimait le peuple; il aurait désiré le voir plus heureux; il avait essayé, avec deux ministres dont je puis bien vous dire les noms, Turgot et Malesherbes, de faire ces réformes, ces changements dont je vous parlais tout à l'heure et que tout le monde désirait.

Il n'y avait point réussi. On crut alors que la nation — la nation, cela veut dire tous les Français — aurait plus de force si elle venait s'entendre avec lui et lui prêter son concours. Mais, dites-moi, la nation tout entière ne pouvait se déranger pour venir trouver le roi à Versailles, où était son château. Si vos parents avaient quelques observations à me faire, il est probable qu'ils ne viendraient pas tous à mon cabinet, qu'ils chargeraient simplement quelques-uns d'entre eux de venir me parler. Vous-mêmes, si vous aviez à me demander de changer quelque chose à nos exercices, par exemple de profiter du beau temps pour faire une promenade au lieu de rester enfermés ici, vous choisiriez parmi vous les plus sages, les plus savants, les plus grands, ceux que vous croiriez les plus capables de me persuader. Les petites filles désigneraient Jeanne, Marie-Thérèse, Marguerite; les petits garçons, Octave, Maxime, Maurice. Jeanne, Marie-Thérèse, Marguerite, seraient les députés des petites filles; Octave, Maxime, Maurice, seraient les députés des petits garçons. Tous formeraient comme une petite assemblée que j'écouterais certainement et avec laquelle je délibérerais sur la promenade tant désirée. Eh bien, mes enfants, la nation fit à peu près comme cela: elle nomma des députés pour se rendre à Versailles auprès du roi. Seulement, en ces temps-

là, la nation était divisée comme en trois parties, en trois *ordres*. Il y avait les nobles, les seigneurs, qui formaient l'ordre de la *noblesse*. Il y avait les cardinaux, les archevêques, les évêques, les abbés des monastères, qui formaient l'ordre du *clergé*; il y avait enfin... ma foi, tous ceux qui n'appartenaient ni à la noblesse, ni au clergé, il y avait nos pères à nous, enfants du peuple, qui formaient le *tiers état*. Les députés de ces trois ordres, à savoir?... — Les députés de la noblesse, du clergé et du tiers état — se réunirent à Versailles, le 5 mai 1789. Que se passait-il à Versailles, le 5 mai 1789? — La réunion des députés de la noblesse, du clergé et du tiers état. — Dites maintenant des états généraux. Car c'est là, mes enfants, ce que voulait dire, dans notre vieille France, cette expression que j'ai prononcée pour la première fois aujourd'hui devant vous. Ainsi, c'est entendu : réunion des états généraux, cela veut dire assemblée des députés de la nation, partagés en trois ordres : noblesse, clergé, tiers état.

Il est temps maintenant de vous montrer mon image : vous pouvez y voir autre chose que de beaux habits et de brillantes couleurs.

Commençons par le haut. Celui qui est assis là, sous un dais, sur un trône, un coussin sous les pieds, son chapeau sur la tête pendant que beaucoup

d'autres sont découverts, ce doit être le roi ; il s'appelle?... — Louis XVI. — Autour de lui, sur les marches du trône, couverts comme lui, ce sont au moins ses frères, les princes de sa famille. Dans les galeries à gauche, ces dames sont probablement la reine, les princesses, etc., ou simplement des spectateurs.

En bas, au pied du trône, une table, un bureau couvert d'un tapis de velours. Je ne sais pas trop quels sont ces hommes dont l'un est en habit rouge et a l'air de parler. Il doit y avoir parmi eux le ministre Necker qui expose la situation du royaume et notamment celle des *finances* ; sans doute il dit que les finances sont peu prospères, que la bourse de l'État est à peu près vide, et qu'il importe tout d'abord de trouver de l'argent. Et quels sont ces hommes qui écoutent, les uns avec attention comme mes moniteurs, les autres en faisant la causette, comme Jérôme et Robert en ce moment ? A droite, vous voyez des prêtres en habits rouges ou violets ; cela doit être des cardinaux, des évêques... l'ordre du clergé. Là-bas, à gauche, ces hommes en per-ruques et en habits chamarrés, leur chapeau à trois cornes et à plumes sur les genoux, m'ont l'air d'être des nobles ; ils appartiennent, par conséquent, à l'ordre?... — A l'ordre de la noblesse. — Quant à

tous ces braves gens qui sont assis au dernier rang, ce sont, je crois bien, de bons curés de campagne et de bons bourgeois des villes. Ils doivent être les députés?... — Les députés du tiers état.

Eh bien, mes enfants, vous avez une idée de ce qu'on appelait autrefois les états généraux, et mon image vous fait penser?... — Aux états généraux de 1789. — Penser aux états généraux de 1789, c'est penser à tous les grands changements qui vont suivre... à la Révolution, à la grande Révolution française. Si l'on prononce ces mots devant vous, à quelle année vous reporteront-ils? — A l'année 1789. — Ah! mes enfants, ce fut un bien beau spectacle que cette réunion du 5 mai 1789! Comme on se réjouit! comme on espéra! Les députés de la nation rassemblés auprès du roi... un roi plein de bonnes intentions... que de grandes et bonnes choses on allait faire ensemble!

On en fit, en effet; mais cela n'alla pas tout seul. On ne fut pas toujours d'accord. Les nobles et le clergé voulaient, suivant une ancienne coutume, délibérer à part; le tiers état — vous comprendrez un jour pourquoi — n'était pas de cet avis. Ce fut lui qui l'emporta et, un beau jour, les états généraux ne formèrent plus qu'une assemblée unique qui prit le nom d'*Assemblée nationale*. Que pouvait signifier ce

nom, *Assemblée nationale*?... Eh bien, qu'il n'y avait plus de noblesse, de clergé, de tiers état; que tous les députés ne formaient plus qu'une même assemblée représentant la nation, la France. Ainsi, les états généraux de 1789 se transformèrent?... — En *Assemblée nationale*. — Ils prirent encore bientôt un autre nom : ils s'appelèrent *Assemblée constituante*.

Dites-moi, nous avons un règlement dans notre école maternelle. Le voilà appendu au mur et bien encadré. Je le consulte souvent. Il me dit : A telle heure, les enfants entrent en classe; à telle heure, ils montent au gradin; à telle heure, ils dînent, ils jouent... Le lundi, leçon d'histoire; le mardi, leçon de géographie... Ah! je ne fais pas ce que je veux avec mes bébés! Ce que j'ai à faire avec eux, ce qu'ils doivent faire eux-mêmes, tout cela est prévu par le règlement. Le règlement, c'est notre loi à tous; c'est... comme qui dirait notre Constitution. Eh bien, les états généraux de 1789, devenus *Assemblée nationale*, firent comme un règlement, une Constitution pour toute la France, et voilà comment on les appellera quelquefois devant vous l'*Assemblée constituante*.

Tout cela est bien fort, mes enfants, pour votre âge. Je ne tiens pas à ce que vous le reteniez; que vous m'ayez comprise, c'est assez. Mais, ce que je

veux, c'est que vous voyiez bien mon image et que vous sachiez qu'elle représente?... — L'Assemblée des états généraux. — En quelle année? — En 1789. — 1789... nous étions, il n'y a pas longtemps, en 1889... Pour avoir vu les États généraux, quel âge faudrait-il avoir?... Mais plus de cent ans! Oh! je crois bien qu'il ne reste plus personne de ce temps-là! Mais nos grands-pères y étaient; ce sont eux qui ont fait la Révolution de 89. Vous verrez plus tard qu'elle leur a coûté bien cher et qu'ils méritent bien un peu de reconnaissance pour ce qu'ils ont fait et souffert pour nous dans ces temps-là.

QUINZIÈME TABLEAU

GUERRES DE LA RÉVOLUTION. — CANONNADE DE VALMY (20 SEPTEMBRE 1792)

Mes chers petits amis, dans notre dernière leçon, nous avons laissé l'Assemblée nationale, l'Assemblée constituante, faisant une Constitution, c'est-à-dire détruisant nos vieilles lois, nos vieilles coutumes, pour établir d'autres lois qu'elle croyait devoir nous rendre plus heureux. Ainsi Robert, quand il est aux prises avec ses prismes et ses cubes, démolit la maison qui ne lui plaît plus pour en construire une nouvelle. Je vous l'ai fait prévoir : ce ne fut pas sans difficultés que l'Assemblée constituante fit la constitution qu'elle rêvait. Ceux qui se trouvaient bien de l'ancien état de choses, la noblesse et le clergé par exemple, ne voulaient rien changer ; ceux qui, au contraire, ne pouvaient que gagner aux changements, voulaient les faire le plus tôt et le plus vite possible. Ceux-là, vous le pensez bien, étaient les députés du

tiers état : le pauvre peuple avait été, pendant bien des années, oublié, sacrifié à la noblesse et au clergé et, dame... ses députés poursuivaient avec ardeur tout ce qui pouvait améliorer son sort. Laissez-moi vous nommer un d'entre eux, Mirabeau. Tenez, voilà son portrait (Thiers, *Histoire de la Révolution*, volume I^{er}, page 21). Regardez cette figure fière, énergique, indignée; de cette bouche sortait comme une voix de tonnerre qui accablait ses adversaires (ceux qui ne partageaient pas son avis) et qui fit triompher les grands principes de la Révolution, la Révolution elle-même. Si l'on prononce devant vous le nom de Mirabeau, pensez au plus grand orateur de l'Assemblée constituante.

Mais, au milieu de tout cela, que devenait Louis XVI? Hélas ! mes enfants, il était malheureux plus qu'il ne le méritait peut-être. Au fond, je crois bien qu'il n'était pas hostile aux grands changements qui se faisaient autour de lui et un peu, il faut bien le dire, contre lui. Mais, sa cour, les nobles, les prêtres, les princes, la reine elle-même, — elle s'appelait Marie-Antoinette, — n'aimaient pas la Révolution. Le pauvre roi, tiraillé en sens divers, ne sachant à qui entendre, hésitait tantôt entre ceux-ci, tantôt entre ceux-là, si bien que le peuple qui l'avait aimé, crut voir en lui un ennemi et se mit à le haïr. Et puis, il se passa

alors des choses étranges : une foule de nobles quittèrent la France, *émigrèrent* comme on dit alors, et s'en allèrent demander aux rois de l'Europe, à l'empereur d'Autriche, au roi de Prusse, de venir avec leurs armées détruire tout ce qu'avait fait la Révolution et rétablir les choses comme elles étaient auparavant. Une nuit, Louis XVI, avec sa femme et ses enfants, quitta son château des Tuileries pour s'enfuir à la frontière. On crut qu'il voulait se joindre aux émigrés...les émigrés cela veut dire?... — Les nobles qui avaient quitté la France — et qui en étaient devenus les ennemis. On courut après lui, on le ramena comme un prisonnier, et depuis lors, on vit en lui et dans sa cour les alliés, les amis des rois qui se préparaient à nous faire la guerre. A deux reprises différentes, le 20 juin et le 10 août 1792, les Parisiens furieux, révoltés, envahirent son château des Tuileries. Le 10 août, ce fut pour tout de bon : le roi fut détrôné, cela veut dire qu'il cessa d'être roi. Il fut enfermé dans une grande tour qui s'élevait au milieu de Paris, dans la tour du Temple.

C'est que, voyez-vous, l'irritation était extrême contre ceux qu'on sentait ou qu'on supposait ne pas aimer la Révolution. Excité par les émigrés, le roi de Prusse envoyait une armée contre la France ! Cette armée conduite par un duc de Brunswick, était à nos

portes. Regardez plutôt sur notre carte : elle s'est déjà emparée de Longwy et de Verdun ; elle a franchi les bois et les défilés de l'Argonne où l'on avait espéré pouvoir l'arrêter ; elle menace d'arriver bientôt à Paris. Mais, pensez-vous en vous-mêmes, où sont donc nos généraux et nos armées, que l'ennemi peut ainsi envahir notre pays ? Hélas ! mes enfants, nos armées sont désorganisées ; beaucoup de leurs chefs, comme La Fayette par exemple, ont fui aussi à l'étranger et l'on peut dire en vérité que la France est sans défenseurs. Pourtant, voici encore des généraux : Dumouriez, Kellermann, etc. Mais des soldats, où en prendre ?... Rassurez-vous : on va en trouver.

Tout à coup, à Paris, le canon tonne ; l'Assemblée — l'Assemblée législative qui a succédé à l'Assemblée constituante — a déclaré la patrie en danger ; elle appelle les jeunes gens à marcher à la défense de nos frontières. Des milliers se présentent, sont enrôlés, inscrits sur les registres ; on les habille, on les arme comme on peut, on les dirige vers l'Argonne, et là, on les mêle à ce qui reste de vieux soldats. Ces jeunes conscrits viennent de quitter leurs ateliers et leurs outils ; ils n'ont seulement jamais fait l'exercice ; ils n'ont jamais assisté à un combat et n'ont point encore vu le feu, comme on dit. Aussi l'on craint bien qu'ils ne fassent point de fameux soldats ! Les émi-

grés, en les voyant arriver, se moquent d'eux ; ils les traitent de savetiers, de tailleurs. Mais ces savetiers, ces tailleurs vont bientôt montrer que, s'ils viennent d'échanger leur aiguille ou leur alêne contre un fusil ou un sabre, ils sont pourtant capables de se battre bravement.

Je vous ai nommé tout à l'heure deux généraux : Dumouriez et Kellermann. Au moment où ils reçoivent leurs nouvelles recrues, ils sont postés, avec leur armée, sur des hauteurs, près du village de Valmy. Il y a là un moulin resté historique et que vous reconnaîtrez tout à l'heure. Les ennemis..... quels sont-ils ? — Les Prussiens. — Les ennemis sont en face, se préparant à nous attaquer et croyant bien nous mettre en déroute. Kellermann range ses conscrits au pied du moulin et leur ordonne, lorsque les Prussiens seront à une certaine distance, de ne pas les attendre et de courir au-devant d'eux en leur présentant la baïonnette... vous savez, cette terrible pique que les soldats emmanchent au bout de leurs fusils. Puis il élève la voix et crie : « Vive la nation ! » et nos conscrits entraînés marchent en répétant le cri de : « Vive la nation ! » Ils éprouvent bien quelque émotion en entendant les balles et les boulets leur siffler aux oreilles, en voyant les bombes éclater au milieu d'eux et tuer hommes et chevaux, et il se pro-

duit bien un peu de désordre dans leurs rangs quand l'un des obus fait sauter quelques-uns de ces caissons que vous voyez suivre les canons dans les revues. Mais ils ne tardent pas à se raffermir et à reprendre leur élan pour courir à l'ennemi. A cette vue, Brunswick hésite, arrête ses colonnes et trouve prudent de tourner le dos : il s'avouait vaincu par les *savetiers* et les *tailleurs*. — Quels étaient ces *savetiers* et ces *tailleurs*? — Les conscrits dont vous nous avez parlé tout à l'heure, qui venaient de quitter leurs ateliers et leurs boutiques pour marcher à la défense de la patrie. — Au lieu de dire les conscrits, dites les *volontaires*, parce que ces jeunes soldats étaient partis *volontairement*.

Voyons maintenant mon image. Si le récit que je vous ai fait de la bataille de Valmy a été un peu fidèle et si vous m'avez bien écoutée, vous allez reconnaître tout ce que je vous ai dit. Que voyez-vous? — Le moulin! — Oui, le fameux moulin de Valmy; nous devons être sur des hauteurs, car c'est là qu'on place ordinairement les moulins à vent. Après?... — De la fumée! — Oh! je m'y attendais bien!... c'est la fumée des canons, ici des canons que nous tirons contre l'ennemi; là-bas, des canons que l'ennemi tire contre nous. Mais là, tout près du moulin, une lueur se mêle à la fumée; je vois un cais-

son, il me semble?... — Ce sont les obus qui éclatent et qui mettent le feu au caisson dont vous nous avez parlé. — En effet, il se produit sur ce point un peu de désordre et je crois bien que nos jeunes volontaires ont peur. — Oh ! cela ne dure pas... ils se remettent bien vite... — Sans doute, car les voilà bien en rang; ils courent à l'ennemi en criant?... — Vive la nation ! — Et que peuvent être tous ces gens à cheval qui ont l'air de se consulter entre eux et de regarder le combat ? Ce sont sans doute les chefs; il doit y avoir là le général Dumouriez, le général Kellermann ; ils n'ont pas l'air de s'effrayer beaucoup de cet obus qui éclate tout près et qui a tué sans doute ce pauvre cheval étendu mort, et qui blesse cet autre avec son cavalier. Ces gens-là sont probablement de vieux soldats ; ils ont vu le feu plus d'une fois..... Qu'est-ce que cela veut dire ? — Qu'ils ont déjà assisté à plus d'une bataille — et qu'ils ne se laissent plus émouvoir comme nos conscrits, comme nos volontaires, par le bruit, par le ravage des armes à feu. Michel, vous qui aimez à jouer au soldat et que mon récit paraît surtout avoir intéressé, prenez l'image et expliquez-la à ceux qui ne l'auraient pas bien comprise.

Vous l'avez tous bien vue?... remettons-la dans le carton. Quand je l'en tirerai de nouveau, vous

n'aurez pas besoin de lire ce qu'il y a au bas ; ce moulin, cette fumée, ces rangs de soldats vous feront tout de suite nommer?..... — La bataille de Valmy. — Qu'est-ce qui se passa de remarquable à cette bataille?... Eh bien, c'est que des conscrits, des tailleurs, des savetiers, comme disaient les émigrés, ont fait fuir une armée de vieux soldats prussiens. Qui donc ne serait pas brave et ne risquerait pas sa vie lorsqu'il s'agit de défendre la patrie? Et quand a-t-elle eu lieu cette bataille de Valmy? — Pendant la Révolution. — Oui, le 20 septembre 1792. A ce moment la Révolution marchait à grands pas. Il se passait de bien graves événements à Paris. Le pauvre Louis XVI n'avait pas su ou n'avait pas pu mener à bien la Révolution commencée en 1789. Il avait lutté péniblement contre l'Assemblée constituante, puis contre l'Assemblée législative. Nous le laissons détrôné, prisonnier au Temple avec sa famille.

La France s'est dégoûtée des rois et de la royauté. Deux jours après la bataille de Valmy, le 22 septembre 1792, une nouvelle Assemblée, appelée la Convention, a proclamé la République. De cet entretien, mes enfants, tâchez de retenir deux grands faits : la bataille de Valmy et la proclamation d'un gouvernement analogue à celui sous lequel nous vivons aujourd'hui, la proclamation de la République.

SEIZIÈME TABLEAU

**GUERRES DE LA RÉVOLUTION. — LE GÉNÉRAL BONA-
PARTE TOUCHANT LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA
(1799).**

Je lis au bas des images que nous étudions en ce moment : « Guerres de la Révolution. » Cela nous reporte naturellement à la Révolution, aux années qui ont suivi 1789, à la fin du dix-huitième siècle. Qu'est-ce donc, Édouard, qu'un siècle? Je vous l'ai dit plus d'une fois, il me semble. — Madame, c'est cent ans; un homme qui vivrait cent ans vivrait un siècle... il serait bien vieux! — Mon Dieu! oui, un siècle, c'est cent ans. Il s'est écoulé dix-huit fois cent ans, dix-huit siècles depuis Jésus-Christ. Nous sommes dans le dix-neuvième, à la fin du dix-neuvième; il y a cent ans, nos pères, nos grands-pères étaient à la fin du dix-huitième siècle, au beau milieu de cette Révolution que nous avons appelée la Révolution de 89.

Ah! en ces temps-là, mes enfants, il s'est passé de bien grandes choses, je dirai même de terribles choses, dans notre pays de France! Cette République que nous avons vue, dans notre dernière leçon, proclamée le 22 septembre 1792, ne s'est pas établie sans peine. Il y avait les royalistes qui n'en voulaient point... les royalistes, devinez-vous que c'étaient les partisans du roi, de l'ancienne royauté, les ennemis de la Révolution?... Il y avait les républicains ardents qui voulaient maintenir la République par tous les moyens, et, parmi eux, des hommes dont on vous parlera beaucoup plus tard : Danton, Marat, Robespierre, etc. Royalistes et républicains, républicains modérés et républicains ardents luttèrent les uns contre les autres, et, malheureusement, le sang coula plus d'une fois sur les échafauds et sur les champs de bataille.

Pendant ce temps-là, il y avait de grandes guerres sur nos frontières : au nord, à l'est, au midi, partout, jusque sur mer. Je vais seulement vous en raconter une, bien lointaine et bien glorieuse, quoiqu'elle ait assez mal fini. Je place devant vous notre carte d'Europe, afin que nous puissions suivre notre armée, tenez, jusqu'en Égypte et même jusqu'en Palestine. Ne vous ai-je pas déjà parlé de l'Égypte? — Si, madame. — A quelle occasion? — Quand vous

nous avez raconté l'histoire de Moïse. — Et puis, plus récemment? — Saint Louis, dans sa première croisade, est allé en Égypte. — Singulier pays que cette Égypte: il n'y pleut jamais... Mais alors, me direz-vous, comment fait-on pour y avoir de l'eau? Maurice, est-ce qu'il n'y a point d'eau en Égypte? — Oh! madame, il y a le Nil, un grand fleuve sur lequel Moïse a été exposé. — Très bien; et ce grand fleuve, qui a sa source dans des pays où il pleut sans doute beaucoup, arrose l'Égypte et même, à certaines époques, il couvre, il inonde toute sa vallée. Il se retire, on ensemence les terres et il y pousse de beaux blés et probablement tout ce que vous pourrez voir au printemps couvrir nos champs de la Beauce, de la Brie, etc. Mais, c'est égal, je n'aimerais pas habiter ce pays-là... Si l'on s'écarte du Nil, on ne rencontre que des sables brûlants, que quelques palmiers comme celui que je vous ai dessiné sur le tableau noir, et qui, assurément, ne donnent pas beaucoup d'ombre. On a chaud, on a faim, on a soif, on attrape quelquefois la peste, comme cela arriva, je crois, à saint Louis et à son armée... J'aime bien mieux vivre dans mon beau pays de France. Pourtant, il y a là des villes et même des grandes villes; lisez leur nom sur la carte... — Alexandrie, Aboukir... — Celles-là sont sur le bord de la mer.

— Le Caire. — C'est aujourd'hui la capitale, la plus grande ville de l'Égypte ; pour s'y rendre, il faut faire un assez long trajet dans les terres, disons plutôt dans les sables. Avant d'y arriver, il paraît qu'on rencontre de gros amas de briques qu'on appelle des pyramides. Tenez, je vais vous dessiner une pyramide sur le tableau ; du reste, nous en avons une ou deux dans notre collection de solides géométriques. Regardez-les bien, afin que, si le mot de pyramide vient sur mes lèvres, vous sachiez bien ce qu'il veut dire.

Mais pourquoi vous parlé-je aussi longuement de l'Égypte?... Vous le comprendrez bientôt, et, pendant que j'y suis, laissez-moi vous faire faire une petite excursion au moins jusque sur les côtes de la Palestine. Remarquez Jaffa, Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre. Dans l'intérieur des terres, apercevez une montagne, le mont Thabor. Vous verrez que cette petite étude ne nous sera pas inutile. Ce sont pour ainsi dire des préparatifs que je vous fais faire pour un prochain voyage.

Revenons maintenant en France. La Révolution a poursuivi son cours. La Convention s'est débarrassée, par la guillotine, du roi, de la reine, de prêtres, de nobles et de bien d'autres qu'elle croyait peu amis de la République. Puis, un beau jour, elle s'est re-

tirée, faisant place à une forme de gouvernement républicain appelée le *Directoire*. Du reste, elle a lutté audacieusement contre les rois de l'Europe et les a vaincus. Sous le Directoire, la guerre s'est continuée et un jeune général, appelé Bonaparte, est revenu d'Italie après y avoir remporté je ne sais combien de victoires. Ces victoires ont amené la paix avec toute l'Europe, excepté avec l'Angleterre. L'Angleterre se rit de nous là-bas dans son île. Comment voulez-vous l'y aller attaquer? La mer la défend. Mais elle vit de son commerce, du commerce qu'elle fait avec ses vaisseaux, notamment dans le Levant, dans ces pays où nous étions il y a un instant. Le Directoire conçoit l'idée d'enlever ces pays à son influence et de conquérir l'Égypte.

Mais, qui conduira une armée si loin, en traversant dans toute sa longueur la mer qui nous en sépare? Eh bien! ce sera le jeune général que je vous ai nommé tout à l'heure, le général Bonaparte. Il s'embarque à Toulon, le 10 mai 1798, avec trente-six mille hommes. Les vaisseaux qui le portent lui et son armée, traversent la mer en ayant la chance de ne pas rencontrer la flotte anglaise; le 1^{er} juillet, il aborde en Égypte et s'empare bientôt d'Alexandrie. Mais cela ne suffisait pas pour être maître de l'Égypte. Quelle est

la capitale de l'Égypte? — Le Caire. — Marchons donc sur le Caire. C'est loin; pour y arriver, il faut traverser un désert, ces sables brûlants dont je vous parlais tout à l'heure; il faut aussi combattre l'armée qui défend le pays. Nos pauvres soldats souffrent avec patience et même avec gaieté la faim, la soif, toutes les privations de ce dur voyage. Tout à coup, ils ouvrent de grands yeux en apercevant ces hauts amas de briques pointus, que nous avons appelés des pyramides. Pour les encourager, Bonaparte leur dit : « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! » Je ne sais pas si nos braves soldats comprirent bien ce que cela voulait dire, mais ils combattirent vaillamment et remportèrent une grande victoire, la victoire des Pyramides, qui les rendit maîtres du Caire et de tout le pays.

Mais, pendant ce temps-là, les Anglais détruisent les vaisseaux qui les ont amenés, et les voilà dans l'impossibilité de revenir en France; les voilà comme prisonniers en Égypte. Par-dessus le marché, une armée de Turcs arrive par la Palestine comme pour les enfermer tout à fait.

Que va faire Bonaparte?... Au lieu de se décourager, il marche tout droit à la rencontre de cette armée. Voyez-le sur les côtes de la Palestine, s'em-

parant de Gaza, de Jaffa, et remportant sur l'armée turque la victoire du mont Thabor.

A propos de Jaffa, est-ce que, après m'être adressée si longtemps à vos oreilles, je ne trouverai pas quelque chose pour récréer vos yeux?... Pour vous intéresser, oui; mais pour vous récréer, non : elle n'est pas récréative, mon image... des hommes à moitié nus, malades, désespérés, morts ou mourants... ajoutez que tout le monde s'éloigne d'eux. Je crois bien ! ils ont la peste !... ce sont des pestiférés !... La peste, qu'est-ce que c'est que cela, mes enfants?... C'est une horrible maladie qu'on rencontre souvent dans les pays d'Orient et qui ne pardonne guère. De plus, on dit qu'elle est *contagieuse*, qu'on la gagne par le *contact*, rien qu'en touchant ceux qui en sont atteints. Aussi, il faut avoir du courage pour les approcher, pour les soigner. Il y a eu autrefois de terribles pestes en Europe, et il n'y a pas si longtemps que le *choléra* a passé par chez nous. Mais quand il vient, on a beau dire qu'il est contagieux ; cela ne nous empêche pas de soigner nos chers malades.

Mais, revenons à notre image. A Jaffa — c'est là qu'elle nous transporte — la peste s'est mise parmi nos soldats. Ce sont eux que vous voyez dans un grand hôpital, je suppose, mal soignés, abandonnés

peut-être. Pour ranimer leur courage, le général Bonaparte vient les voir, et, pour montrer qu'il ne faut pas avoir peur de contracter la peste en les approchant, vous voyez qu'il ne craint pas de les toucher. Lui, il ne se met pas sous le nez un mouchoir comme cet aide de camp qui est à ses côtés.

Quoi qu'il en soit, la peste n'en est pas moins dans son armée, et il n'en est pas moins obligé de ramener en Égypte les soldats qui ont échappé à ce terrible fléau. En Égypte, il apprend, par des journaux, que tout va mal en France et qu'on y désire son retour. Il remet le commandement au général Kléber. Il part sur un vaisseau et traverse la Méditerranée en échappant aux Anglais. Le 8 octobre, il est à Fréjus, et, quelques jours après, à Paris. Que va-t-il faire là? Je vous le dirai plus tard. Mais l'armée qu'il a laissée en Égypte?... Cette brave armée se défend quelque temps, puis elle est obligée de se rendre aux Anglais. Ainsi finit cette campagne d'Égypte que vous rappellera mon image, en même temps que la peste de Jaffa.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

GUERRES DE L'EMPIRE. — NAPOLEÓN A LA BATAILLE D'IÉNA (14 OCTOBRE 1806)

Aujourd'hui, commençons par où nous finissons ordinairement. Je vous montre tout de suite l'image ou, si vous aimez mieux, le tableau auquel, de près ou de loin, j'emprunte ma leçon. Je suis sûre que vous reconnaissez ce guerrier qui est là à cheval, au beau milieu de mon image. — C'est Napoléon ! — Mais où donc l'avez-vous vu que vous le reconnaissez sans que je vous le nomme?... un peu partout : aux étalages devant lesquels vous vous attardez plus d'une fois en venant à l'école..... sur les murs de vos modestes demeures.... aux chevaux de bois... quelquefois sur des médailles, sur des pièces de cent sous, etc... Le monde est encore plein du nom et de l'image de Napoléon. Il y a encore des grands-pères qui ne parlent que de lui. On trouverait peut-être

encore, aux Invalides, quelques vieux soldats qui ont combattu avec lui à Iéna ou à Waterloo.

Napoléon, mes enfants, c'est ce général Bonaparte que je vous ai montré, dans ma dernière leçon, quittant l'Égypte, traversant la Méditerranée, débarquant à Fréjus et arrivant inopinément à Paris vers la fin de 1799. Ma foi, l'on peut bien dire que la France l'attendait : tout allait si mal depuis son départ ! nos armées vaincues, chassées d'Italie, d'Allemagne, etc., se repliaient vers nos frontières ; le Directoire se soutenait difficilement, attaqué tantôt par les royalistes, tantôt par les républicains ardents ; plus de commerce, plus d'argent ; partout le désordre et la misère. Aidé de ses amis et des anciens soldats avec lesquels il avait remporté tant de victoires en Italie, le général Bonaparte renversa ce faible gouvernement et se mit à sa place. Fit-il bien, fit-il mal, vous en jugerez quand vous serez grands. Mais toujours est-il que le général Bonaparte devint le chef d'un nouveau gouvernement sous le nom de Premier Consul. Cela ne lui suffit pas : quelques années plus tard, il se fit empereur ; il devint ce Napoléon que vous voyez partout, tantôt à cheval, tantôt à pied, reconnaissable à ce petit chapeau et à cette redingote grise qui semblaient ne jamais le quitter.

Il y avait eu de grandes guerres, mes enfants, pen-

dant la Révolution, sous la première République; mais ce fut bien le reste sous l'Empire! Chaque année à peu près, une nouvelle guerre: en 1805, guerre avec l'Autriche; en 1806 et en 1807, avec la Prusse et la Russie; en 1808, avec l'Espagne; en 1809, encore avec l'Autriche; en 1812, avec la Russie; en 1813 et en 1814, avec l'Europe tout entière. Et, pendant ces quatorze ou quinze ans, que de combats! que de victoires! que de conquêtes! que de gloire! Mais aussi, mes pauvres enfants, que de sang versé! que de Français laissés morts ou mourants sur les champs de bataille! et puis, tout cela finira mal pour notre chère France: par quelles ruines, par quels désastres se terminera ce brillant règne de Napoléon!

En attendant, de tant de grandes victoires qu'il a remportées, laquelle vais-je vous raconter? Mon Dieu! celle que rappelle mon image: la victoire d'Iéna. Tenez, voilà la ville d'Iéna, ici, dans un pays qu'on appelle la Saxe, au cœur de l'Allemagne, comme vous voyez. C'est à la Prusse que Napoléon a alors affaire. Le 14 octobre, la bataille se prépare. Sur mon image, Napoléon est entouré de ses généraux. En voilà un qui, j'en suis sûre, fait votre admiration: ce bel habit de velours grenat, ces grandes bottes, ce chapeau à plumes, ce cheval richement

caparaçonné font votre admiration. Je me trompe bien si ce n'est pas le superbe et fougueux Murat. Devant Napoléon se tiennent, fermes et fiers, les grenadiers qui attirent certainement aussi votre attention, et leur grand bonnet à poil n'est pas ce qui vous frappe le moins. Ils présentent les armes à leur empereur. Celui-ci ne paraît pas content, il a même l'air en colère ; voici pourquoi. Quelques-uns de ses grenadiers ont parlé dans les rangs et, ne pouvant contenir leur ardeur, ils ont dit : *En avant!* « Qu'est-ce, dit l'empereur, ce ne peut être qu'un jeune homme qui veut préjuger de ce que je dois faire : qu'il attende d'avoir commandé dans vingt batailles rangées avant de prétendre me donner des avis. » Le coupable, je crois bien que c'est ce jeune grenadier que vous voyez élever son bonnet à poil en l'air. Je m'imagine qu'il a bien vite remis son bonnet et gardé le silence. Ah! dame, l'empereur n'aimait pas que l'on se mêlât de donner des ordres ou des avis devant lui. — Comme vous, madame! — Certainement, comme moi : je n'aime pas non plus qu'on parle dans les rangs. Je me réserve de commander et de diriger les mouvements. Avis à Jérôme et à Robert qui sont souvent un peu trop disposés à commander à ma place. Mais revenons à la bataille d'Iéna. Elle se livra comme les autres. Comme les autres, elle fut

une horrible tuerie : les Prussiens perdirent en quelques heures 12000 morts ou blessés, 15000 prisonniers, 200 pièces de canon. A quatre lieues plus loin, Davout, un de nos généraux, remportait aussi une victoire qui complétait celle d'Iéna, et, à cette occasion, un officier prussien écrivait : « S'il ne fallait nous servir que de nos bras contre les Français, nous serions bientôt vainqueurs. Ils sont petits, chétifs ; un seul de nos Allemands en battrait quatre ; mais ils deviennent au feu des êtres surnaturels. Ils sont emportés avec une ardeur inexpriable, dont on ne voit aucune trace dans nos soldats.... » Mon Dieu ! oui, c'est bien comme cela que sont les soldats français ; ils ne sont pas aussi grands ni aussi forts que les Allemands ou les Russes, mais quand ils sont au feu, ils ne se connaissent plus et se battent comme des lions... comme le feront ceux d'entre vous qui iront peut-être un jour à la guerre.

Après la victoire d'Iéna, Napoléon entra à Berlin : Berlin est la capitale de la Prusse, comme Paris est la capitale ?... — La capitale de la France. — Ah ! dans ces temps-là, nos soldats n'avaient pas besoin en vérité d'apprendre comme nous la géographie sur les cartes. Ils l'apprenaient, pour ainsi dire, en parcourant le monde. J'ai connu, pour ma part, un *vieux de la vieille* — c'est ainsi qu'on appelait volontiers

les vieux soldats de Napoléon — qui avait visité, l'arme au bras, le sac au dos, le Caire, capitale de?... — Capitale de l'Égypte. — Vienne?... — capitale de l'Autriche. — Berlin?... — Capitale de la Prusse. — Madrid?... — Capitale de l'Espagne. — Il était même allé jusqu'à Moscou, une des capitales de la Russie, même qu'il y avait eu terriblement froid. Il était allé enfin à Londres, mais hélas! comme prisonnier. Aussi comme il n'aimait guère l'Angleterre!

L'Angleterre, mes enfants, elle fut notre plus constante et notre plus cruelle ennemie pendant les guerres de la République et de l'Empire. C'est elle qui poussa toutes les nations de l'Europe contre nous. C'est elle qui, en définitive, comme vous le verrez bientôt, renversera Napoléon. Mais, après les victoires d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Wagram, etc., etc., la France fut bien glorieuse et bien grande sous Napoléon : elle forma un vaste empire, comme au temps de Charlemagne. Elle compta pour sa part 130 départements, c'est-à-dire qu'elle s'étendit bien au delà des Alpes et du Rhin, ses limites naturelles. En ces temps-là, les frères de Napoléon et jusqu'à quelques-uns de ses généraux devinrent rois : roi d'Espagne, roi de Naples, vice-roi d'Italie, roi de Westphalie, roi de Hollande; Napoléon eut un fils qui s'appela le roi de Rome. La France oubliait un peu ce que cela

lui coûtait : la perte de ses enfants tués sur les champs de bataille, ses ressources s'épuisant dans des conquêtes qui avaient peu de chances de durée, ses droits et sa liberté sacrifiés à un homme. Elle se consolait de tout cela au bruit des victoires, des fêtes, des grands événements dont elle était le théâtre ou le témoin. Hélas ! que le réveil devait être triste ! Mais laissons les malheurs pour la prochaine leçon. Aujourd'hui, je n'ai à vous entretenir que des grandeurs et des gloires de l'Empire.

L'Empire, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, Octave?... mais le temps où la France avait cessé d'être en République, le temps où elle avait un empereur, et cet empereur, c'était?... — Napoléon. — Oui, l'homme au petit chapeau et à la redingote grise que vous connaissez si bien. Savez-vous d'où il était, Napoléon ? Eh bien, il était né en Corse, dans cette grande île qui est là, au sud de la France ; dans quelle mer ? — Dans la Méditerranée. — Quand il était petit enfant comme vous, il était studieux et j'ai vu la grotte dans laquelle il aimait à se retirer pour lire ou pour apprendre ses leçons. Plus tard, il fut amené en France et placé dans une de nos écoles militaires d'alors. Il grandit, il devint soldat, lieutenant, général, ce qui n'a pas empêché ses soldats de ne pas l'appeler autrement que le petit caporal, je ne sais pas

pourquoi. Dans notre dernière leçon, je vous l'ai montré conquérant l'Égypte, c'était alors le général Bonaparte. Dans celle-ci, il a bien monté en grade ; il est devenu Premier Consul et puis?... — Empereur, l'empereur Napoléon. — Et son règne s'est appelé ? — L'Empire. — Oui, le premier Empire, car il y a eu un second Empire et un autre Napoléon dont je vous parlerai plus tard. Mais quand on dit simplement l'*Empire*, *Napoléon*, on entend l'Empire et le Napoléon dont je vous ai parlé aujourd'hui. La France a-t-elle été en paix, sous l'Empire, sous Napoléon ? — Oh ! non, madame, il y a eu beaucoup de guerres, beaucoup de batailles, beaucoup de victoires. — A-t-elle été bien grande ? — Oui, madame, elle a compté 130 départements. — A-t-elle été heureuse?... Ah ! cela c'est une question assez difficile à résoudre. Dans tous les cas, attendez-vous à des malheurs, à une chute épouvantable dont je garde le récit pour la prochaine leçon.

DIX-HUITIÈME TABLEAU

**GUERRES DE L'EMPIRE. — LE MARÉCHAL MONCEY
DÉFENDANT LA BARRIÈRE DE CLICHY (PARIS,
31 MARS 1814).**

Mes enfants, de qui vous ai-je parlé dans ma dernière leçon? — De Napoléon, de l'homme au petit chapeau et à la redingote grise. — Vraiment oui, de Napoléon et des grandes guerres où il a jeté la France pendant tout son règne. Voici la dernière de ces guerres, la plus terrible et aussi la plus lointaine. Pour l'y suivre, quittons notre doux pays de France; traversons l'Allemagne et allons-nous-en là-haut en Russie. Brrr... qu'il fait froid dans ce pays-là!... l'hiver y commence de bonne heure et finit tard. Si l'été y est chaud, il dure peu, juste le temps, je crois bien, de faire pousser et mûrir les moissons et, dès le mois d'octobre, quelquefois auparavant, l'hiver raccourt avec ses frimas, ses glaces et ses neiges. C'est là que, en 1812, Napoléon transporte quatre ou cinq cent mille

hommes pour faire la guerre à l'empereur de Russie avec lequel il s'est brouillé. Voyez-le, le 24 juin, franchir le Niémen avec cette formidable armée et des centaines de canons. Il bat les Russes à Smolensk. De là, où va-t-il se diriger? Vers Saint-Pétersbourg ou vers Moscou? C'est Moscou qui l'attire. Il espère que, quand il sera maître de cette vieille capitale de la Russie, on lui demandera la paix et qu'il pourra ramener en France son armée victorieuse.

Les Russes semblaient fuir devant lui. Pourtant ils s'arrêtèrent à quelques lieues de leur capitale, de leur ville sainte, et risquèrent une bataille sur les bords d'une rivière appelée la Moskova. Ils furent vaincus encore une fois et nos soldats arrivèrent à Moscou, joyeux et pleins d'espérance: on était au mois de septembre, ils comptaient trouver à Moscou les vivres et les vêtements qui leur manquaient, et aussi un abri contre le froid qui commençait. Mais voici que les Russes mettent le feu à la ville, et bientôt il faut en sortir pour échapper aux flammes. Que vont devenir ces pauvres soldats à quinze cents lieues de la France, bientôt sans pain, sans souliers, sans vêtements, harcelés par les Russes qui les serrent de près et qui peuvent, d'un instant à l'autre, leur couper la retraite et leur fermer le retour? Vous lirez, quelque jour, le détail de ce qu'ils eurent à souffrir pour regagner la Bérésina, une rivière

qu'il fallait franchir à tout prix pour échapper aux Russes. Vous serez bien tristes en les voyant se presser sur deux ponts trop étroits, se heurter, s'entre-culbuter, tomber au milieu des flots, s'accrocher à des glaçons... oh! c'était horrible! et c'était horrible aussi de voir ceux qui avaient échappé, un bâton à la main, couverts de haillons, méconnaissables, errer par des chemins fangeux, tomber de faim, de froid et de fatigue, sur la neige qui les recouvrait bientôt. Arrachons-nous à cet affreux spectacle et arrivons en toute hâte à Vilna, sur les bords de ce Niémen que l'on a franchi si gaîment quelques mois auparavant. Il en est grand temps, car, de cette magnifique armée, il ne reste plus que quelques milliers d'hommes affamés et en désordre. J'avais bien raison, à la fin de ma dernière leçon, de vous faire prévoir des malheurs. Mais en voici bien d'autres.

Napoléon, quoiqu'il soit rentré presque seul en France, espère se relever, vaincre encore une fois l'Europe maintenant armée contre lui tout entière. A défaut des vieux soldats qui ont péri en Russie, la France lui donne sa jeunesse, les derniers jeunes gens qui lui restent, et, avec ces conscrits... qu'est-ce qu'il faut entendre par là?... mais des soldats tout jeunes, qui n'ont jamais encore été à la

guerre, qui n'ont jamais vu le feu, disions-nous l'autre jour. Avec ces conscrits, Napoléon remporte encore des victoires en Allemagne, mais il est écrasé à la bataille de Leipzig... songez donc, une bataille où chaque nation de l'Europe avait une armée, et que l'on a appelée à cause de cela la bataille des *Nations*!

Tout à l'heure, mes enfants, Napoléon faisait la guerre en Russie; tout à l'heure encore, il la faisait en Allemagne; jadis, il l'avait faite en Égypte, en Autriche, en Italie, en Espagne. A cette heure, hélas! c'est en France même qu'il a à combattre.

Nous sommes dans la funeste année 1814. L'étranger est partout à nos portes; bientôt il a franchi les Pyrénées, les Alpes, le Rhin. Une armée prussienne est dans la vallée de la Marne; une armée autrichienne est dans la vallée de la Seine. Les souverains de l'Europe se sont tous alliés contre Napoléon, contre la France. Ils se tiennent derrière leurs armées, prêts à entrer à Paris quand ces armées leur en auront ouvert le chemin.

Reportons-nous un peu à la carte de France; la terrible lutte à laquelle je veux vous faire assister en vaut bien la peine. Voilà la Marne, voici la Seine, voici l'Aube. Il ne vous est pas bien difficile de comprendre qu'en suivant leurs vallées, les alliés — c'est ainsi qu'on appelle les ennemis alors réunis contre

nous—arriveront fatalement à Paris. C'est à cela qu'ils tendent, je vous l'ai déjà dit. Mais, entre Paris et le haut cours de la Marne et de la Seine où ils se trouvent, il y a les débris de nos armées, et ces débris sont commandés, vous devinez par qui?... — Par Napoléon. — Oui, et alors le grand guerrier retrouve toute son énergie et quelquefois son bonheur. Avec une activité prodigieuse, il court des bords de l'Aube, à travers la Champagne, battre les Prussiens sur les bords de la Marne, puis il revient battre les Autrichiens sur les bords de la Seine. Il remporte encore de belles victoires dont on parle peut-être en ce moment aux petits enfants de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vauchamps, de Montereau. Mais c'est en vain : il n'a qu'une poignée de soldats, tandis que les alliés ont de grosses armées avec je ne sais combien de canons. Pendant que Napoléon les croit encore loin de la capitale, ils débouchent en masses dans la plaine Saint-Denis. C'est assez vous dire qu'ils sont aux portes de Paris, qu'ils vont y entrer. Ah ! si Paris avait eu des fortifications comme aujourd'hui ! Mais non, il n'y avait rien alors pour le défendre. Que peuvent faire quelques braves soldats, quelques braves ouvriers qui luttent désespérément sur les hauteurs de Vincennes ou de Romainville, ou bien encore à la porte de Clichy?... D'ailleurs, Napo-

l'éon n'est plus là et les ministres qu'il a laissés abandonnent sa cause ou le trahissent. Le 31 mars, ces ministres et le général Marmont capitulent, c'est-à-dire qu'ils déclarent qu'on ne se défendra plus, que l'on se rend et que les alliés peuvent entrer à leur aise dans Paris ; c'est ce qu'ils font en effet.

Ces désastres ou ces lâchetés vous affligent, mes enfants. Pour vous en consoler ou du moins pour vous en distraire, je vous ai réservé une image. Lisez ce qu'il y a au bas. — « Le maréchal Moncey défendant la barrière de Clichy. » — Vous voyez que tout le monde n'a pas fui si facilement devant les armées alliées. Pendant que les élèves de l'École polytechnique défendent Vincennes, que les braves ouvriers dont je vous ai parlé luttent sur les hauteurs de Romainville — il faudra voir tout cela quand vous serez grands — un général bien brave aussi, le général Moncey, les arrête [devant la porte de Clichy. C'est certainement lui qui est là à cheval, donnant des ordres aux quelques soldats qui l'entourent. La fumée qui s'élève au-dessous de ce réverbère, c'est sans doute celle des canons qu'il fait tirer sur l'ennemi... ou bien, hélas ! celle des maisons qui brûlent... Cette pauvre femme s'est probablement sauvée avec son enfant et son chétif ménage, car voilà près d'elle son lit et quelques ustensiles. Ceux d'entre vous qui iront à

Paris pourront voir, à cette place même, s'élever aujourd'hui une statue équestre — la statue d'un homme à cheval. Ils liront au bas le nom du général Moncey et la triste date du 31 mars 1814. Qu'est-ce que cela pourra bien leur rappeler ? — La défense de Paris en 1814. — Oui, et à ce souvenir se joindront bien des souvenirs douloureux : la campagne de Russie et la campagne de France. La campagne de France... on entend par là la guerre que soutint Napoléon au milieu même de la France, contre qui ? — Contre les alliés. — C'est-à-dire contre les rois de l'Europe, réunis pour renverser Napoléon.

Mais, me direz-vous, et celui-ci, qu'est-ce qu'il est devenu ? ... Mes enfants, les alliés l'ont relégué dans une petite île de la Méditerranée qu'on appelle l'île d'Elbe, et près de laquelle j'ai passé autrefois en me rendant de Corse en Italie. Laissez-moi vous dire qu'il n'y resta pas longtemps. Une année ne s'était pas écoulée qu'il s'échappa de cette île, revint en France et fut de nouveau empereur. Qui fut surpris et effrayé ? Ces rois et empereurs qui l'avaient renversé. Aussi ils se préparèrent à envahir la France encore une fois. Napoléon marcha au-devant d'eux. Lisez, en Belgique, ce nom que je vous indique avec ma baguette. — Waterloo. — Eh bien, mes enfants, c'est là que Napoléon fut vaincu définitivement par les

Anglais et les Prussiens réunis. Cette fois, on l'envoya bien loin, bien loin, au milieu de l'Océan, dans une petite île appelée Sainte-Hélène. Il y mourra le 5 mai 1821 et, comme il le disait, « les rois de l'Europe pourront manger leur soupe tranquilles ».

DIX-NEUVIÈME TABLEAU

GUERRE D'AFRIQUE. — BATAILLE D'ISLY GAGNÉE SUR LES MAROCAINS (13 AOUT 1844)

Mes enfants, notre dernière leçon n'a pas été bien gaie, n'est-ce pas? La campagne de Russie, la campagne de France, les étrangers foulant notre patrie, le grand homme qui nous avait au moins donné de la gloire relégué à Sainte-Hélène, la pauvre France réduite à se racheter en quelque sorte, à donner une grosse somme à ces rois qui prétendaient l'avoir délivrée... c'est vraiment une triste époque que ces années de 1812, de 1813, de 1814 et de 1815! Mais, bast! la France est prompte à se relever de ses malheurs; elle s'en est relevée tant de fois! Après tout cela, je m'étonne que vous, qui interrogez volontiers, vous ne me demandiez pas quel gouvernement a eu la France quand son empereur ne fut plus là. Est-elle redevenue une république?... a-t-elle repris ses anciens rois?... Mes enfants, elle a repris ses

anciens rois, ou plutôt, les alliés les lui ont à peu près imposés : l'ancienne royauté fut rétablie, restaurée, et, de 1815 à 1830, la France eut pour rois deux frères de Louis XVI : Louis XVIII et Charles X; leurs règnes s'appelèrent la *Restauration*.

Sous ce gouvernement de la Restauration, il se passa bien des choses, et des choses bien importantes; mais on vous les racontera quand vous serez plus grands; je n'en retiens qu'une seule, la prise d'Alger.

Avant de vous parler de la prise d'Alger, j'ai besoin que vous fassiez avec moi un petit voyage, ce que vous ne détestez pas, il me semble, quoique, hélas! nous ne puissions voyager que sur la carte. Voilà donc encore une fois une carte étendue sur notre tableau noir. C'est la carte d'Europe; mais on y voit au moins un petit bout de l'Afrique, de ce grand continent qui, vous le voyez, est bordé au nord par la Méditerranée.

Nous avons déjà traversé la Méditerranée pour aller avec saint Louis?... — En Égypte et à Tunis. — Pour aller avec le général Bonaparte?... — En Égypte et en Palestine. — Traversons-la encore. Mais, cette fois, le voyage sera moins long; il ne durera que quelques jours; à peine le temps d'avoir le mal de mer... cela vous rend bien malade, allez...

c'est comme quand Madeleine a mangé trop de gâteaux ou trop de bonbons.

Nous partons de Toulon et nous arrivons presque en face, sur la côte d'Afrique. Une belle rade, un beau port, une belle ville, Alger. Et puis, des Français qui nous accueillent, qui nous serrent la main et qui parlent notre langue. Il y a bien, sur le quai et dans la ville, des hommes bizarrement vêtus, portant de grandes robes blanches et, par-dessus, des manteaux blancs ou rouges ; aux pieds, de grandes bottes ; sur la tête, une grande coiffe blanche qui rappelle un peu les coiffes de deuil des bonnes femmes de la Beauce ou du Gâtinais. Ce sont des Arabes. — Madame, j'en ai vu à Paris, qui se promenaient dans les rues... tout le monde les regardait... ils avaient une grande barbe noire et de grands yeux noirs et blancs... on disait que c'étaient des Bédouins. — Tant mieux si vous en avez vu, mon cher Michel, cela me dispense de les décrire davantage. Aujourd'hui, ces Arabes ou ces Bédouins sont nos amis, ou du moins ils nous supportent... peut-être parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Mais, autrefois, il n'en était pas de même. Ils ne sont ni de la même race, ni surtout de la même religion que nous, et malheur aux chrétiens qui tombaient entre leurs mains : ils les mettaient à mort ou bien en faisaient leurs esclaves, et ce n'était pas pour

rien que nos pères appelaient ces contrées du nord de l'Afrique, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine, les *États barbaresques*.

Or, vers la fin de la Restauration, le dey d'Alger — cela veut dire le souverain, comme le roi d'Alger et du pays environnant, le souverain de l'Algérie si vous voulez — le dey d'Alger fit une grosse injure à notre consul, à celui qui représentait la France auprès de lui. Dans un moment de colère, il lui donna, je crois, un coup d'éventail sur la figure. C'était comme s'il eût donné un soufflet à la France, et la France ne fut pas d'avis de supporter cet affront, un affront que je ne vous fais pas à vous, mes chers petits, car je ne vous soufflette jamais... quoique vous le méritiez bien quelquefois. Elle demanda une réparation à ce souverain insolent et, comme il ne voulut pas la lui accorder, elle résolut tout simplement de lui prendre sa ville d'Alger. Que fallait-il faire pour cela? — Envoyer une armée en Afrique. — Et que fallait-il pour transporter cette armée, puisqu'il y avait une mer à traverser? — Des vaisseaux. — C'est cela, des vaisseaux, beaucoup de vaisseaux, une flotte. Eh bien, notre flotte partit de Toulon, ce port de mer que nous avons sur les bords de la Méditerranée, et, quelques jours plus tard, nos vaisseaux étaient devant Alger. Nos canons faisaient pleuvoir

sur la ville les bombes et les boulets; nos soldats débarquaient, et bientôt nous étions maîtres d'Alger et des forts qui la défendaient.

C'est bien pour la France d'avoir puni le dey d'Alger et de s'être emparée de sa capitale. Mais, ce ne serait peut-être pas mauvais non plus de se rendre maître de tout le pays environnant, c'est-à-dire?... — De l'Algérie. — C'est un beau pays qui, bien cultivé, peut produire de riches moissons, nourrir beaucoup d'habitants. Ceux qui n'ont point de terre en France en trouveraient là tant qu'ils voudraient. D'ailleurs, ce n'est pas loin de la France. Il me semble qu'on pourrait fonder dans cette contrée une colonie, y envoyer des Français qui s'y établiraient, qui y vivraient facilement dans le voisinage, sous l'autorité et sous la protection de la *mère patrie*, de la *métropole*, comme on dit. — Si notre école maternelle devenait trop nombreuse, on pourrait envoyer une partie des enfants dans une maison voisine: ce serait une petite colonie dont notre grande salle d'asile resterait la *mère patrie*, la *métropole*.

Après la prise d'Alger, on songea, en effet, mes enfants, à faire de l'Algérie une colonie française. Mais, pour cela, il fallait la conquérir et ceux qui l'habitaient, qui la possédaient depuis des siècles, ces Arabes, ces Bédouins dont nous avons parlé,

n'étaient pas d'humeur à s'en laisser dépouiller. Il fallut donc les combattre, leur prendre leurs villes, comme Constantine que voilà à l'est, Oran que vous voyez à l'ouest, etc. C'est ce qu'on fit peu à peu et non sans peine. Conduits par des chefs braves et habiles, ils résistèrent longtemps. Quand ils étaient vaincus ou poursuivis de trop près, ils se sauvaient dans ce vaste désert que vous voyez appelé le Sahara, puis ils revenaient nous attaquer quand il se présentait une occasion favorable. Je pourrais vous raconter bien des combats où se sont illustrés nos soldats et leurs généraux, comme le capitaine Lelièvre qui, pendant trois jours, enfermé dans la bicoque de Mazafran avec cent vingt-trois braves, se défendit contre douze mille Arabes; le général Bugeaud, le général Lamoricière qui vainquirent si souvent Abd-el-Kader. Abd-el-Kader, combien de fois ce nom a retenti à mes oreilles quand j'avais votre âge! C'était le grand chef des Arabes, un chef qui a défendu son pays pendant de longues années contre nous. Ce fut comme le Vercingétorix de l'Algérie. Et le général Bugeaud, combien de fois nous entendions parler de lui aussi! Il paraît qu'un jour on le vit au milieu de ses soldats sans son képi, et tout de suite ses soldats de faire une chanson sur sa casquette: « As-tu vu, as-tu vu la casquette, la casquette au père Bu-

geaud? » Et tous les gamins de France d'alors de fredonner l'air de la « casquette ». Encore un souvenir : Vers 1843 ou 1844, je me promenais au jardin des Tuileries, et je fus fort étonnée de voir le grand bassin qui est devant le château, couvert d'une superbe tente en soie rouge. C'était la tente d'Abd-el-Kader dont on s'était emparé dans un combat et qu'on avait étalée là comme un trophée.

A propos de combat, voyez cette petite rivière qui coule là-bas, sur la frontière de l'Algérie et du Maroc; elle s'appelle l'Isly. En 1844, le maréchal Bugeaud est sur ses bords avec son armée. Il y rencontre Abd-el-Kader et les Marocains qui se sont faits ses alliés. Il les attaque et les bat si bien que le fils de l'empereur du Maroc s'enfuit en laissant entre nos mains jusqu'à son parasol. A quoi cela sert-il, pensez-vous, un parasol?... Mais à se garantir du soleil comme un parapluie sert à se garantir de la pluie, et, dans ces pays-là, le soleil est si chaud qu'un fils d'empereur peut bien avoir un parasol pour ne pas attraper de coup de soleil. Je puis vous montrer tout cela. Mon image représente justement la bataille d'Isly. Regardez-la à votre aise. Qui sont ces hommes avec leurs képis rouges? — Des soldats. — Et des soldats français; vous les reconnaissez mieux que sur mes images précédentes; cette fois, ils sont habillés comme ceux

que vous voyez passer dans nos rues. En voilà un qui est blessé ; tenez, ses camarades le hissent sur un mulet pour le conduire à l'ambulance. Vous reconnaissez bien aussi ces Arabes ; ont-ils de beaux chevaux ! Mais ! mon Dieu, qu'apportent-ils donc là ? — Des drapeaux. — Et celui-ci, que tient-il donc ainsi au-dessus de sa tête ? — Un parapluie... non, un parasol... c'est sans doute le parasol du fils de l'empereur du Maroc.... — Je crois bien que oui, et celui à qui on l'offre, ce doit être le général Bugeaud. Voilà, en outre, des tentes, un chameau, des canons, des montagnes, des montagnes de sable, car on n'y voit pas un arbre.

Pendant que vous admirez tout cela, mes enfants, quitte à n'être plus guère écoutée, je me hâte de vous dire que, quelques années plus tard, Abd-el-Kader sera pris par le général Lamoricière. Moi qui vous parle, je l'ai vu prisonnier au château d'Amboise. Eh bien, à quoi vous fera penser mon image ? — A la bataille d'Isly. — Et aussi à la conquête de l'Algérie. Par quoi a débuté cette conquête ? — Par la prise d'Alger. — Cela vous reportera aux derniers jours de la Restauration et au règne d'un roi appelé Louis-Philippe I^{er}, qui a gouverné la France depuis 1830 jusqu'en 1848.

VINGTIÈME TABLEAU

GUERRE DU SECOND EMPIRE. — BATAILLE DE MAGENTA (4 JUIN 1859)

Mes enfants, je tiens entre mes mains notre dernière image. C'est que nous en sommes arrivés, dans nos leçons d'histoire de France, à des temps bien rapprochés de nous. Je lis : Guerres du second Empire. Le second Empire ! c'est hier, il me semble, qu'il se terminait au moins aussi tristement que le premier, par l'invasion de la moitié de notre pays. Je crois entendre encore les canons prussiens gronder autour de Paris ; je crois voir encore nos pauvres armées battues et dispersées, nos campagnes pleines d'Allemands qu'il fallait supporter et nourrir... Demandez à vos parents qui étaient là comme moi, combien c'était douloureux.

Le second Empire... il y a donc eu un premier Empire ? — Oui, madame, du temps de Napoléon. — C'est cela, du temps de Napoléon le Grand, du

temps de Napoléon I^{er}, et il y eut un second Empire du temps de Napoléon III. Ce Napoléon III était le neveu de Napoléon I^{er}, retenez cela.

En 1848, le roi Louis-Philippe, dont je vous parlais dans ma dernière leçon, avait été renversé du trône et l'on avait rétabli la République. Mais voici qu'un beau jour, Louis-Napoléon s'empara du gouvernement et se fit empereur. Sans doute pour imiter son oncle, qui, vous le savez, avait beaucoup aimé la guerre, il se mit à la faire aussi contre les Russes en 1854, contre l'Autriche en 1859, contre le Mexique en 1863, puis hélas ! contre la Prusse, contre l'Allemagne en 1870. Cette dernière devait lui être fatale, à lui et à la France. Mais les autres ne lui réussirent pas trop mal, du moins celles qu'il fit à la Russie et à l'Autriche. Si j'avais pour cela une image, je vous raconterais volontiers la première. Il ne serait pas sans intérêt pour nous, de retourner en Russie et d'y être un peu plus heureux qu'en 1812 ; d'assister aux batailles de l'Alma, d'Inkermann, de Traktir, à la prise de Sébastopol. Tenez, c'est ici, dans cette presque-île que vous voyez appelée la Crimée, que s'est passé tout cela. Voilà Sébastopol dont le siège a été si dur pour nos soldats. Il y avait là surtout une fameuse tour dont le nom a pu être prononcé devant vous : la tour Malakoff. — Madame, mon père m'a

raconté la prise de la tour Malakoff..... il y était.....
— Alors, mon cher André, votre père a dû vous dire qu'il ne fut pas facile d'y entrer et de s'y tenir. — Oui, madame, il a fallu la démolir à coups de canon, massacrer les Russes qui la défendaient et demeurer là au milieu des balles, des boulets et de la mitraille..... C'est le maréchal de Mac-Mahon qui l'a prise, et comme on lui disait de se retirer pour ne pas être tué, il répondit bravement : « Ma foi, j'y suis, j'y reste ! » — Tiens, mais il est bon d'écouter les récits de son papa... voilà André qui sait à peu près tout ce que je voulais vous raconter de la guerre de Crimée. Quand a eu lieu cette guerre, mon cher André? — Sous Napoléon III ; il n'y a pas bien longtemps, puisque papa y était. — Très bien, sous Napoléon III, du temps du second Empire, en 1854.

André nous a parlé du maréchal de Mac-Mahon ; il va encore être question de ce brave général, dans la guerre d'Italie. Pour celle-là j'aurai une image à vous montrer si vous m'écoutez bien.

Mais pourquoi sommes-nous allés faire la guerre en Italie, en 1859?..... Eh bien ! parce que les Italiens, le roi de Piémont, par exemple, nous appelaient à leur secours contre les Autrichiens qui ne voulaient pas quitter leur pays et les laisser vivre en liberté. Je me rappelle encore notre armée partant

de Paris avec l'empereur pour aller, comme on disait alors, délivrer l'Italie du joug des Autrichiens. Nous l'accompagnâmes de nos vœux et de nos cris enthousiastes jusqu'au chemin de fer, en lui souhaitant de nous revenir victorieuse. Bientôt elle franchit les Alpes et la voilà dans le Piémont, remportant les victoires de Montebello, de Magenta, de Solférino, etc. C'est de celle de Magenta qu'il est question sur mon image. La bataille a lieu ici, entre la rivière du Tessin et Milan. Ceux de nos soldats qui connaissent leur histoire, se souviennent de la fameuse bataille de Marignan et de bien d'autres qui ont eu lieu dans ces parages. Ils n'en combattent que plus vaillamment afin de se montrer dignes de leurs devanciers du premier Empire, de François I^{er}, de Bayard, etc. Il paraît que l'empereur Napoléon III s'est un peu trop engagé et qu'il court grand risque d'être vaincu et même d'être pris. Heureusement, le maréchal de MacMahon, bien qu'il soit loin de là, entend la canonnade et, comme autrefois Desaix à Marengo, il accourt avec ses soldats pour prendre part au combat. Il s'agit de chasser l'ennemi du village de Magenta. Voyez, toutes les maisons sont garnies d'Autrichiens qui tirent par les fenêtres, je crois même qu'il y en a jusque dans le clocher à en juger par la fumée qui sort de là-haut. Mais rien ne peut

arrêter la fougue de nos soldats. Beaucoup sont morts ou blessés ; d'autres les remplacent. Ces zouaves ont l'air furieux ; en voilà qui sonnent du clairon avec rage pour appeler les retardataires. C'est sans doute un de leurs chefs qui est là, en avant, agitant le drapeau, brandissant son épée et excitant tout le monde à le suivre dans cette rue déjà jonchée de cadavres. Les Français triomphent enfin, le village est pris et, sur le champ de bataille, l'empereur nomme le maréchal de Mac-Mahon duc de Magenta. Quand vous entendrez prononcer ce nom, vous songerez au maréchal de Mac-Mahon, à la victoire de Magenta et à notre dernière guerre d'Italie.

Les guerres d'Italie, je ne sais pas pourquoi, ne nous ont jamais guère rapporté que de la gloire, que le plaisir d'ajouter quelques victoires de plus aux victoires dont les pauvres écoliers ont à retenir les noms. Celle-ci nous valut au moins quelque chose. C'est depuis le traité de paix qui la suivit que la France touche aux Alpes, que la Savoie et le comté de Nice nous sont revenus. La Savoie, c'est ce pays de montagnes que vous voyez situé ici, sur le versant occidental des Alpes. Autrefois, les Savoyards étaient-ils Français ? — Non, madame. — Ce qui ne les empêchait pas de venir continuellement se mêler à la population de nos grandes villes et gagner leur vie

chez nous en portant de l'eau, en ramonant les cheminées, etc.... Je vous ai lu plus d'une fois de gentils vers où il est question d'un petit Savoyard. Qui pourrait m'en réciter quelques-uns :

Pauvre petit, pars pour la France, etc.

Aujourd'hui, les Savoyards peuvent encore bien mieux se mêler à nous ; ils sont Français et bons Français, j'en suis sûre. Quel pays a encore été ajouté à la France à la suite de cette guerre d'Italie dont nous venons de parler ? — Le comté de Nice. — Oui, le comté de Nice qui s'appelle aujourd'hui le département des Alpes-Maritimes. Ah ! que ce département est joli, surtout sur les bords de la Méditerranée. C'est le pays « où fleurit l'oranger ! » Là, point d'hiver comme chez nous ; il y fait toujours chaud ou tiède ; les petits enfants n'ont pas besoin qu'on allume du feu dans leurs écoles maternelles ; ils ne retournent pas chez leurs parents le bout du nez ou les mains rouges de froid. Dieu ! que mes petits frileux s'y trouveraient bien ! Ils voudraient jouer toute la journée au bord de la mer, sous ces orangers, sous ces citronniers, sous ces palmiers, sous ces eucalyptus dont malheureusement nous n'avons que des échantillons dans notre musée. Montrez-nous ces échantillons, Jean-Pierre.....

Que vous dirai-je encore, mes enfants, du règne de Napoléon III ? Je vous ai déjà donné à penser que le règne du neveu finirait comme celui de l'oncle, par des malheurs. A vos parents de vous les raconter. Oh ! ils se les rappellent bien ; ces malheurs sont encore si près de nous ! Du moins, après la funeste guerre de 1870 et 1871, les Allemands, nos vainqueurs, s'ils nous ont enlevé notre chère Alsace et une partie de notre chère Lorraine, ne nous ont imposé ni roi, ni empereur. La France a pu conserver le gouvernement qu'elle avait proclamé le 4 septembre 1870, la République. Y a-t-il aujourd'hui un empereur ou un roi en France ? — Non, madame..., nous sommes en République. — Mon Dieu ! oui, et entendez par là que la France se gouverne comme elle l'entend et qu'elle ne dépend plus, comme cela lui est arrivé si souvent, de la vie, des caprices ou du bonheur d'un homme.

Allons, que représentait l'image que je vous ai montrée ? — La bataille de Magenta. — Y a-t-il longtemps qu'a eu lieu cette bataille?... Du tout, c'était en 1859 et le maréchal de Mac-Mahon, qui a tant contribué à nous la faire gagner, vit encore et porte son titre de duc de Magenta. Nous avons parlé aussi d'une autre guerre, de la guerre de Crimée, de la prise de Sébastopol et de celle de la fameuse tour Malakoff.

Vous placez tout cela sous le second empire, sous le règne?... — De Napoléon III. — Vit-il toujours cet empereur?... Non, il s'est laissé prendre à Sedan par les Allemands au commencement de la triste guerre de 1870, puis il est allé mourir en Angleterre.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER TABLEAU. Vercingétorix se livre à Jules César (51 ans av. J.-C.).....	1
DEUXIÈME TABLEAU. Clovis à la bataille de Tolbiac (496 ans)..	10
TROISIÈME TABLEAU. L'empereur Charlemagne dictant ses capitulaires	17
QUATRIÈME TABLEAU. Godefroy de Bouillon proclamé roi de Jérusalem (1099).....	23
CINQUIÈME TABLEAU. Entrée des Français et des Vénitiens à Constantinople (1204)	30
SIXIÈME TABLEAU. Philippe-Auguste avant la bataille de Bouvines (1214).....	38
SEPTIÈME TABLEAU. Mort de saint Louis devant Tunis (1270)..	46
HUITIÈME TABLEAU. Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII, à Reims (1429).....	
NEUVIÈME TABLEAU. François I ^{er} assiste le grand peintre Léonard de Vinci à son lit de mort à Amboise (1519).....	63
DIXIÈME TABLEAU. Entrée de Henri IV à Paris (1594).....	72
ONZIÈME TABLEAU. Le duc d'Enghien (Condé) à la bataille de Rocroi (1643).....	81
DOUZIÈME TABLEAU. Mort de Turenne à Salzbach (1675).....	89

TREIZIÈME TABLEAU. Louis XV à la bataille de Fontenoy (1745).	97
QUATORZIÈME TABLEAU. Première séance des états-généraux (1789).....	106
QUINZIÈME TABLEAU. Canonnade de Valmy (1792).....	115
SEIZIÈME TABLEAU. Le général Bonaparte touchant les pestiférés à Jaffa (1799).....	123
DIX-SEPTIÈME TABLEAU. Napoléon à la bataille d'Iéna (1806)...	131
DIX-HUITIÈME TABLEAU. Le général Moncey défendant la barrière de Clichy (1814).....	139
DIX-NEUVIÈME TABLEAU. Bataille d'Isly gagnée sur les Marocains (1844).....	147
VINGTIÈME TABLEAU. Bataille de Magenta (1869).....	155

